

La rubrique

DES PATRIMOINES *de Savoie*



éditorial

La rubrique 42

Conseil départemental de la Savoie

Conservation départementale du patrimoine
Hôtel du département, CS 31802
73018 Chambéry cedex
Tél. (00-33-4) 04 79 70 63 60
E-mail cdp@savoie.fr



Les papeteries de la Matussière en 1938, Fourneaux, vallée de la Maurienne. Coll. Marc Bernardet.

Directeur de la publication

HERVÉ GAYMARD

Rédacteur en chef

PHILIPPE RAFFAELLI

Direction des Archives, du Patrimoine et des Musées

JEAN LUQUET, Directeur

Conservation départementale du patrimoine de la Savoie

PHILIPPE RAFFAELLI, conservateur en chef du patrimoine
JEAN-FRANÇOIS LAURENCEAU, attaché principal de conservation
CLÉMENT MANI, attaché de conservation, adjoint au chef de service
SOPHIE CARETTE, assistante de conservation
VINCIANE GONNET-NÉEL, assistante principale de conservation
ODILE GABORIAU, rédacteur principal
LAURENCE CONIL, rédacteur
FATHIA EL BAKKALI, secrétaire
MARIE-ANGÈLE GUILLIEN, agent d'accueil
CLARA BÉRELLE, chargée de mission Inventaire du patrimoine
JÉRÔME DURAND, chargé de mission Réseau Entrelacs, musées et maisons thématiques de Savoie

Crédit photographique

Conservation départementale du patrimoine (page 3)
Pierre Meille (page 4), Museobar (page 5)
Archives départementales de la Savoie (pages 6 et 7)
E. Bovier (page 8)
Archives départementales de la Haute-Savoie (page 9)
Pôle Culture Patrimoine, Département de la Haute-Savoie (page 10)
Artothèque-médiathèque Bonlieu d'Annecy (page 11)
L. Ermacore, Fondation Facim (pages 12 et 13), D. Dereani (page 13)
Archives municipales d'Albertville / Ville d'Albertville (pages 14 et 15), A. Rochat (page 15)
J.-F. Grange-Chavanis, AEC Lyon / S. Haberer / ministère de la Culture, Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, RMNGP / J.-F. Laurenceau / S. Paul / G. Cottet / DRAC Auvergne-Rhône-Alpes, CRMH / P. Lemaître / ARC-Nucléart (pages 16 à 21)
R. Masson, S. Nieloud-Muller (page 22)
D. Le Cornu, O. Lempereur S. Nieloud-Muller (page 23)
O. Veissière, Patrimoine numérique (page 24)
C. Mani, CDP (pages 24 et 25)
Buttermilk, J. Serralongue, P. Raffaelli (pages 26 et 27)
G. Desgrandchamps (pages 28 et 29)
P. Lemaître (pages 30 et 31)
CAUE de la Savoie (pages 32 et 33)
Musée gallo-romain de Chanaz / CDP (page 34)

Création graphique de la maquette Emmanuelle Mellier

Exécution et mise en page Fanette Mellier et Marion Pannier



La rubrique des patrimoines de Savoie est téléchargeable sur www.savoie.fr

Dépôt légal 4^e trimestre 2018
Tirage 2800 exemplaires
ISSN 1288-1635



La découverte du patrimoine pour tous les publics est une ambition constante des acteurs du patrimoine, la raison d'être d'investissements importants nécessaires à la préservation des monuments, des documents et des objets. Elle prend des formes très diverses, précisément pour s'adresser au plus grand nombre. Elle doit s'adapter aux situations et à l'état d'esprit de chacun, selon les personnes, les lieux et les moments. C'est donc une action culturelle, comme ce numéro de *La rubrique des patrimoines* l'illustre une nouvelle fois.

La fréquentation d'un site ou d'un monument est assurément ce à quoi chacun pense le plus spontanément pour la découverte d'un patrimoine. On n'insistera jamais assez à cet égard sur l'intérêt de penser les projets de signalétique de manière globale, en lien avec le programme d'animation, la mise en valeur et la pédagogie, en un mot la médiation. La recherche de qualité est un impératif, tant le public est désormais exigeant et n'accepte plus les visites banales ou « folklorisées ». La refonte de la signalétique du château des ducs de Savoie à Chambéry dont *La rubrique* se devait de rendre compte, a permis d'expérimenter, dans le cadre du projet Interreg V-Alcotra Ducs des Alpes, cette approche qualitative globale. La promenade iconographique et historique imaginée à travers châteaux et maisons-fortes de Haute-Savoie et par ailleurs, sur un thème très différent, l'exposition de l'activité papetière à Modane Fourneaux proposée par le Museobar, démontrent chacune à leur manière, s'il était besoin, que cette qualité de découverte doit se fonder sur une étude approfondie de la documentation.

La commémoration est devenue, depuis la fin du XX^e siècle, au-delà d'une mode et d'opportunités de communication, un véritable enjeu pour le patrimoine. Le Centenaire de la Guerre de 1914-1918 et les nombreuses manifestations qui l'ont accompagné depuis 2014 ont été l'occasion de proposer ce passage du souvenir à la mémoire historique. *La rubrique* présente une expérience significative de cette approche, la collecte de témoignages et d'objets conduite pendant les quatre années de commémorations aux Archives départementales de la Savoie. Le monument aux morts virtuel imaginé à Albertville est une autre illustration de cette action de restitution de la mémoire.

Le regard sensible porté sur les sites et objets patrimoniaux participe de manière essentielle à la découverte. Cette revendication de la subjectivité, de l'imaginaire et de la créativité, à côté de la connaissance scientifique, n'a rien de paradoxal ou d'un mélange des genres. Elle est un élément clé de la démarche pédagogique et éducative. Trois articles de *La rubrique* le démontrent pleinement. Dans le cadre de l'opération *C'est mon patrimoine*, à Aix-les-Bains et Albertville, Anabelle Hulaut et la Facim ont proposé aux jeunes de territoires défavorisés une véritable démarche artistique qui se poursuivra en 2019 au musée Faure autour de l'artiste haïtien Jasmin Joseph. Le pôle Culture Patrimoine du département de la Haute-Savoie a organisé, quant à lui, autour du peintre, illustrateur et écrivain Yves Mairot, une découverte poétique du livre d'artiste sous toutes ses facettes. La conservation régionale des monuments historiques nous prouve enfin que cette démarche artistique n'est pas nouvelle. L'attention portée au décor et aux multiples détails artistiques dans la démarche de restauration des cathédrales de Savoie impose comme une évidence l'indissoluble lien réciproque entre patrimoine et création.

L'invention, la recherche et la mise au jour d'un patrimoine qui n'existe pas encore puisque nous ne le connaissons pas, est enfin abondamment illustrée par trois comptes rendus de la recherche en archéologie : un lieu de culte romain dans les eaux du lac du Bourget, une nécropole gauloise à Lanslevillard, une réflexion transfrontalière enfin sur la notion, immatérielle mais fondamentale, de territoire dans les Alpes, de la Préhistoire au Moyen Âge, portée par le XV^e Colloque international sur les Alpes dans l'Antiquité.

Visiter, commémorer, ressentir, inventer. Ce sont autant de vœux que *La rubrique des patrimoines de Savoie* présente à ses lecteurs pour l'année 2019.

Hervé Gaymard

Président du Conseil départemental de la Savoie

ont collaboré à ce numéro ■ Françoise BALLET, Conservatrice en chef honoraire, Archéologue, ADRAS, francoise.ballet@sfr.fr ■ Pauline BOSSON, urbaniste, CAUE de la Savoie, 04 79 90 75 50, p.bosson@cauesavoie.org ■ Martine BUSSART, Directrice de la Fondation Facim martine.buissart@fondation-facim.fr ■ Sophie CARETTE ■ Sylvie CLAUD, Directrice-adjointe des Archives départementales de la Savoie, 04 79 70 87 73, sylvie.claus@savoie.fr ■ Julien COPPIER, directeur adjoint, archives départementales de la Haute-Savoie, 04 50 33 20 80, julien.coppier@hautesavoie.fr ■ Margaux CHRISTIN, Responsable du musée gallo-romain de Chanaz, musee@chanaz.fr ■ Franck DELORME, Attaché de conservation, Cité de l'architecture et du patrimoine, Centre d'archives d'architecture du XX^e siècle, franck.delorme@citedelarchitecture.fr ■ Guy DESGRANDCHAMPS, Architecte du Patrimoine, guy.desgrandchamps@wanadoo.fr ■ Laurene ERMACORE, Fondation Facim, chargée de mission patrimoines et création, laurene.ermacore@fondation-facim.fr, 04 79 60 59 00 ■ Florence FOMBONNE-ROUVIER, Directrice du CAUE de la Savoie, urbaniste, 04 79 60 75 50, caue@cauesavoie.org ■ Vinciane GONNET-NÉEL ■ Marina GUICHARD-CROSET, Responsable du service Sites culturels et Patrimoine bâti, Pôle Culture Patrimoine, Conseil départemental de la Haute-Savoie, 04 50 33 23 65, marina.guichard-crozet@hautesavoie.fr ■ Benjamin LOT, stagiaire Master II Histoire contemporaine, Cultures de l'écrit et de l'image, ENSSIB (sous la dir. de Lucie Maistre) ■ Clément MANI ■ Lucie MAISTRE, Responsable du service des Collections patrimoniales et de mémoire, Département de la Haute-Savoie, Pôle Culture Patrimoine, 04 50 33 23 58 ■ Laurence MILLERS, responsable Service Patrimoine Ville d'Art et d'Histoire d'Albertville, 04 79 10 43 26, laurence.millers@albertville.fr ■ Sébastien NIELOUD-MULLER, archéologue, doctorant ATER, Sorbonne Université Faculté des Lettres, sebastien.nieloud-muller@sorbonne-universite.fr ■ Pierre-Yves ODIN, Directeur adjoint, développement territorial et Pôle Patrimoine, Fondation Facim, 04 79 60 59 03, pierre-yves.odin@fondation-facim.fr ■ Sophie OMÈRE, Conservatrice des Monuments historiques, DRAC Auvergne-Rhône-Alpes, Pôle architecture et patrimoines, Conservation régionale des monuments historiques, sophie.omere@culture.gouv.fr ■ Joël SERRALONGUE, archéologue, président de l'association ESPAHs, jserralongue@laposte.net ■ Claudine THÉOLIER, responsable du Museobar, musée de la frontière-commune de Modane, museobar@modane.org ■

une nouvelle signalétique au Château des ducs de Savoie



Le nouveau panneau d'accueil à l'entrée du château

L'importance du panneau d'accueil

Quoi de plus normal lorsque l'on visite un monument historique d'être accueilli par un panneau qui vous indique, sans que vous ayez eu le temps de vous poser la question, l'entrée du monument, les modalités de visites, les horaires, les tarifs ou encore les toilettes ! S'il ne trouve pas l'information, n'arrive pas à s'orienter, qu'il est perdu avant même d'avoir commencé, le visiteur aura forcément un a priori négatif. Les premiers instants passés sur un site déterminent grandement l'impression générale qu'il gardera de sa visite. D'où le rôle primordial de la signalétique d'accueil et d'orientation.

Au château, un nécessaire nettoyage

Le Château des ducs de Savoie à Chambéry est un monument partiellement ouvert au public, qui a la particularité d'accueillir dans ses locaux, les sièges de la Préfecture et du Département de la Savoie. Depuis plusieurs années, il a accumulé des couches successives de signalétique administrative et touristique sur des supports très disparates : plaques de marbre, plexiglas, aluminium, dibond...

L'hétérogénéité de ces panneaux et le manque de clarté des informations n'étaient pas dignes d'un monument accueillant, ne serait-ce qu'au sein de l'exposition *Le château, la Savoie, dix siècles d'histoire*, plus de 50 000 visiteurs par an. Fixée dans les pierres de taille ou sur des portes anciennes, cette signalétique n'était pas non plus respectueuse du monument historique.

Un design sur mesure

Ainsi le Département, propriétaire du château et engagé dans une démarche progressive de valorisation patrimoniale et d'amélioration des conditions d'accueil et de visite, a commandé une étude pour la réalisation d'une signalétique touristique et culturelle. Confiée à l'agence *Tout pour plaire* qui a travaillé à de nombreuses reprises pour le Centre des

Monuments nationaux, elle avait pour objectif la conception d'un mobilier respectueux du site et la mise en place d'informations claires, lisibles, accessibles.

L'agence a ainsi conçu un mobilier sobre en aluminium verni, autoportant. Certains de ces panneaux comportent des contenus amovibles afin de renouveler facilement les horaires des visites guidées ou la programmation culturelle. Ce mobilier permet également à la Préfecture de changer très facilement les informations liées à l'accès au château, susceptible de changer à tout moment en raison du plan Vigipirate.

Pour que les visiteurs appréhendent plus aisément le château à leur arrivée, une vue cavalière du site a été commandée au jeune architecte Jonathan Desbois. Des dessins de reconstitutions historiques, installés dans les jardins du château ont également été réalisés. Utilisés par les guides, ils facilitent la compréhension des étapes de construction du château lors des visites guidées de la Ville d'Art et d'Histoire de Chambéry.

Les exigences de fabrication, pose et entretien

Fabriqués par l'entreprise *Adzo signalétique et marquage* les mobiliers ont ensuite été posés aux emplacements soigneusement choisis par la Conservation départementale du patrimoine. Cette dernière a été particulièrement vigilante au travail de l'entreprise. Ce suivi a permis la réalisation d'un mobilier aux finitions impeccables et la réfection des sols à l'identique autour des panneaux pour une intégration optimale dans le site.

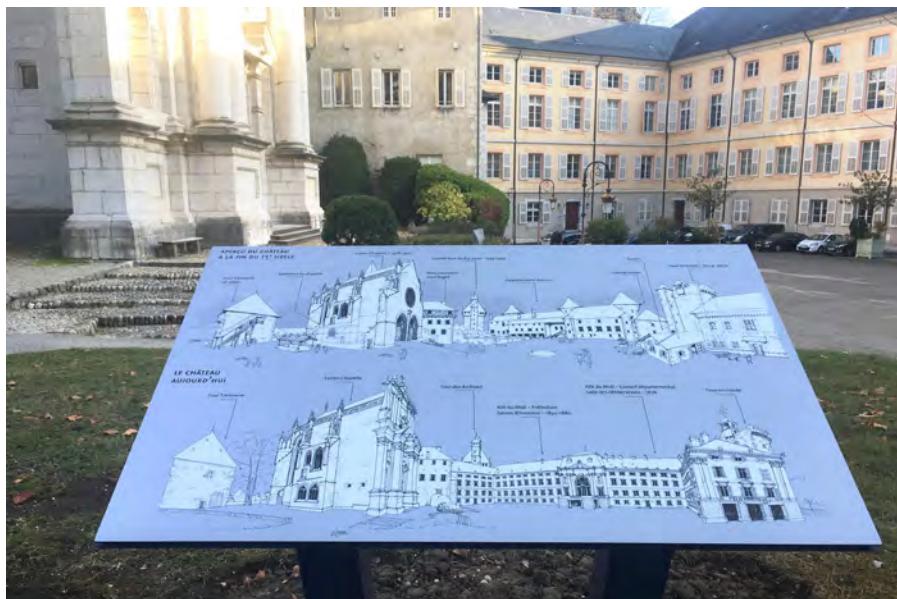


ACTUALITÉS
CHÂTEAU DES DUCS
DE SAVOIE

En parallèle, l'entretien du mobilier, sa maintenance et le changement régulier des informations temporaires dans le respect de la charte graphique ont été organisés. Pour prévenir les tentations d'utiliser les nouveaux panneaux comme garage à vélo ou comme support d'une information parasite, une sensibilisation du personnel du Département et des usagers du site a été mise en œuvre via la communication interne.

La nouvelle signalétique du château, d'ores et déjà appréciée par les usagers du site pour son respect du monument et son esthétique, fera l'objet d'un premier bilan après quelques mois d'utilisation. Si besoin, un réajustement des informations ou de la manière de les présenter pourra se faire, la majorité des contenus étant présentés sur des supports amovibles.

Sophie Carette



Dessins de reconstitutions historiques : le château au XV^e siècle / le château aujourd'hui.

le siècle de papier à Modane-Fourneaux



Exposition temporaire au Museobar
**RÉSEAU ENTELACCS
MUSÉES & MAISONS
THÉMATIQUES DE SAVOIE**

Depuis juin 2018, le *Museobar*, musée de la frontière à Modane, présente une exposition sur l'usine de papier de Modane installée à Fourneaux de 1883 à 1993. Cette industrie a été pendant toute cette période la propriété de la famille Matussière qui l'avait fondée. Cette exposition intitulée « Le siècle de papier » a été créée à partir d'archives et de témoignages d'anciens employés de l'usine. Elle sera présentée pendant tout l'hiver 2019 accompagnée par une brochure de 60 pages publiée en décembre 2018.¹

L'usine en 1938. Coll. Marc Bernardet.



Une histoire liée à celle de l'épopée de la Houille Blanche

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, le papier était fait à partir de chiffons, comme on peut encore en découvrir la fabrication au Moulin de la Tourne aux Marches².

En 1858, Amable Matussière découvre les premiers défibreurs de pâte à bois en Bavière et en installe à Domène (38) où il crée sa première papeterie industrielle à base de cellulose de bois. À l'affût des nouveautés techniques, il rencontre et invite Aristide Bergès dans le Grésivaudan qui y créera sa propre usine, tout comme plusieurs autres pionniers de ce que Bergès intitulera la « Houille Blanche ». Malgré une intense rivalité entre eux, ils feront du papier la spécialité de cette vallée.

Amable a deux enfants : sa fille Louise (épouse Forest) et son fils Louis. En 1882, les deux beaux-frères « Matussière et Forest » seront associés dans l'achat de bâtiments à Modane qu'Amable avait remarqués lors de ses nombreux voyages au-delà des Alpes. Il s'agissait de l'usine ayant servi au percement du tunnel du Fréjus, qui utilisait déjà la force hydraulique. Louis Matussière la dirige et devient même maire de Fourneaux de 1896 à 1900. Il y installe une râperie pour y fabriquer dès 1885 de la fibre de bois, puis de la pâte mécanique.

Quatre générations de la famille Matussière se succéderont à la tête de cette usine qui faisait partie du groupe « Matussière et Forest ».

« *La commune des Fourneaux, qui était il y a 50 ans une des plus petites et des moins importantes de la Maurienne, a pris grâce au voisinage de la gare internationale de Modane, l'importance et l'aspect d'une petite ville; chaque année elle voit se créer de nouvelles industries. M. Jorio Désiré y a installé une fabrique de pianos à cylindres, qui, grâce à son bon fonctionnement, a pris aujourd'hui une très grande extension. Enfin, M. Matussière, qui fabriquait déjà de la pâte à papier, vient de fonder tout dernièrement une fabrique de papiers qui a pris le nom de Papeterie du Mont Cenis.* » (Le Courrier des Alpes 30 janvier 1892).



Remise de médailles du travail
par Pierre Matussière (à droite) en 1966.
Coll. François Chemin.



Années 1940, le camion « gazobois ».
Coll. M. Burdin.

De l'eau et du bois

Les éléments essentiels pour la fabrication du papier sont l'eau et le bois. Ni l'un ni l'autre ne manquent à Modane, l'usine peut être autonome : elle produit sa propre électricité avec les chutes aménagées, de l'eau pure pour faire la pâte et on coupe le bois sur place. Pour ce faire, Matussière fait recruter des bûcherons de la région de Bergame (Italie) dont la réputation dans cette spécialité n'est plus à faire. L'usine est tellement avide de bois qu'on le fait aussi venir de Haute-

Démolition de l'usine.





Copeaux de bois arrivant dans les « lessiveurs ».
Coll. François Chemin.

Savoie, notamment les « délignures » des scieries. Il existe deux procédés pour la fabrication de la pâte à papier :

- La pâte mécanique qui résulte de copeaux qui passent dans un défibreux ou rondins râpés par une meule.
- La pâte chimique : on élimine la lignine pour isoler la cellulose au cours de la cuisson du bois avec produits chimiques dans des lessiveurs. À Modane, on faisait de la pâte au bisulfite, c'est-à-dire au soufre.

À la pointe du progrès

Louis Matussière s'intéresse même à l'électrolyse grâce à son amitié avec Paul Héroult et Léon Hulin. Il envisage ainsi d'établir une usine d'électrolyse par voie sèche à Modane en 1897, mais les actionnaires sont trop frileux et le projet est abandonné en 1899.

La papeterie de Modane se spécialisera dans des papiers « techniques » d'emballage : papiers étanches, papiers conservant la fraîcheur des aliments, papiers de cuisson, ainsi que du papier recyclé.

Les premiers mouvements ouvriers

Un syndicat est créé le 28 août 1905 : « La Chambre Syndicale des Ouvriers de la Papeterie du Mont Cenis ».

1905 et 1906 sont des années particulièrement actives en Maurienne, les ouvriers de Modane font même sauter le barrage de l'usine en 1906. Par contre, les mouvements sociaux des décennies suivantes ne seront plus jamais violents, le dialogue s'instaurera facilement avec la direction en 1936 comme en 1968.

La pollution

La papeterie de Modane est spécialisée dans la coloration du papier dans la masse mais les rejets de couleurs dans l'Arc ne vont pas sans problème... En 1904, une série de procès et d'accusations est faite à la papeterie. La truite reste un témoin de salubrité des eaux : lorsque l'Arc est rouge ou bleu, on fait pêcher et manger une truite devant témoin !

Un personnel attaché à son usine et à son savoir-faire

Dans cette usine, qui a employé entre 100 et 200 personnes, on travaille souvent en famille : père et fils, oncles, cousins, les femmes aussi...

« Je suis né le 4 août 1922 à Fourneaux, dans le quartier de la douane italienne. Mon père était du côté de Turin, Giaveno, et ma mère était du côté de Bergame. Ils se sont connus ici, en France, quand ils travaillaient aux papeteries. Tous mes parents y travaillaient, mes oncles, mon grand-père, ma mère : tout le monde, on travaillait tous aux papeteries ! J'y suis rentré le 15 décembre 1939 quand mon père est parti à la guerre. »

Propos de M. Albert Simone recueillis le 28 août 2018 à Modane.

« L'atout principal était le dévouement du personnel pour son usine, avec une disponibilité à toute épreuve, ne négligeant ni ses efforts (que d'essais, même du cuir reconstitué avec un brevet mixte papeteries de Modane et Centre Technique du Cuir... !), ni ses heures.

Un autre atout était l'ambiance très soudée du personnel et qui a résisté à des épreuves difficiles comme la fermeture.

N'oublions pas aussi la production d'énergie hydraulique et électrique.

Une caractéristique fondamentale, donnant de l'intérêt à l'usine, était le marché des papiers d'emballage alimentaire... sous réserve de compétitivité et d'évolution... Certains de nos concurrents sont toujours en activité.

Modane a exporté jusqu'à 65 % en Europe essentiellement, mais aussi en Asie et Australie.

Enfin, et ceci est fondamental, l'attachement de M. Louis Matussière à « son » usine et réciproquement l'attachement du personnel à sa personne étaient indéniables et ce, malgré toute la phase pénible de l'arrêt. »

Témoignage de M. Daniel Claudet, dernier directeur de l'usine de Modane.

Dès les années quatre-vingt, l'usine commence à perdre de l'argent. À l'arrêt de la fabrication de la pâte, en 1979-1980 un premier plan social est en



Catalogue des papiers fabriqués par Matussière Modane dans les années 1980. Coll. R. Colly.

place : mutations, retraites, suppression de postes. Mais la situation économique s'aggrave dès 1990. La menace de fermeture se précise de plus en plus. En 1993, une manifestation est organisée pour demander le maintien de l'usine de Modane, alors que les communes sont sous le choc des conséquences de l'ouverture des frontières.

À 18h30, le vendredi 17 septembre 1993 : la sirène sonne la fin de l'usine de Modane. Cinquante ans, jour pour jour, après le premier bombardement de Modane...

L'usine sera démolie en 2005 pour faire place à la nouvelle zone commerciale de Fourneaux. Pionnier de la Houille Blanche dans les Alpes au XIX^e siècle, le nom de Matussière s'oublie dorénavant peu à peu.

Claudine Théolier

Notes

1. L'exposition et la brochure ont été réalisées grâce au soutien du réseau Entrelacs, musées et maisons thématiques de Savoie.
2. Moulin à Papier de la Tourne, 173 Chemin de la Tourne-Lachat, Saint-André, 73800 Les Marches.

Museobar

Musée de la frontière

42 rue de la république, 73500 Modane
www.museobar.com



MM. Simone, Cataldo et Michel témoignant au Museobar.

du souvenir à la mémoire

Grande guerre aux Archives départementales de la Savoie Esquisse de bilan

Diplôme d'honneur de porte-drapeau des associations des anciens combattants et victimes de guerre décerné à Séraphin Métral, membre de l'Union des poilus de Saint-Rémy, 25 juillet 1962. Collection privée.



ARCHIVES DÉPARTEMENTALES

Les généraux vous le diront, une guerre, ça s'anticipe, ça se prépare, ça s'organise et ça se célèbre.

Les archivistes vous le diront, une commémoration, ça s'anticipe, ça se prépare, ça s'organise et ça se célèbre.

La première guerre mondiale ne fait pas exception, sa commémoration non plus. Dès 2013, l'équipe des Archives départementales de la Savoie s'est mise en ordre de marche pour commémorer le centenaire de cette guerre qu'on a espéré être la dernière.

Le plan de départ a été exposé dans un précédent numéro de *La rubrique des patrimoines de Savoie* (juillet 2014, n°33).



Comme pour toute opération historique, notre ordre de bataille a commencé par un état des sources, de nos sources en l'occurrence. Cet état a été exposé lors du premier opus de la série des colloques sur les « Pays de Savoie et la Grande Guerre » que l'université Savoie Mont Blanc a déroulée tout au long des quatre années de commémoration. Quelques historiens ont utilisé cette cartographie de nos fonds mais leurs lacunes (dans les archives du cabinet du Préfet de la Savoie en particulier) documentent mal les événements qui sont intervenus en Savoie, tels que la série des entrevues internationales dites de Saint-Jean-de-Maurienne des années 1916 et 1917 ou l'accident de train survenu à Saint-Michel-de-Maurienne en décembre 1917. Nos fonds permettent d'appréhender l'histoire officielle et encore moins familiaux. Nous les avons cependant mis à contribution.

Pour les Archives départementales, la valorisation des fonds passe souvent par une présentation au public sous la forme d'une exposition. Nous avons retenu ce principe pour mettre en valeur les affiches de communication issues principalement du fonds de la Préfecture de Savoie. Comme pour nos autres expositions, nous avons réalisé des panneaux mobiles, que nous avons complétés par des documents originaux de nos fonds et des objets prêtés lors de la présentation initiale dans nos locaux. Cette exposition ne fut cependant pas comme les autres puisqu'elle a évolué au cours du temps : au fil des années de commémoration, nous avons ajouté des panneaux pour suivre les événements et les thématiques nouvelles qui surgissaient de l'enlisement de la guerre. À la mobilisation des hommes et à la surveillance des étrangers du début ont succédé la mobilisation des ressources économiques, la surveillance de la consommation des populations et l'accompagnement des combattants vivants puis morts. L'exposition débordait la chronologie stricte de la guerre, puisque nous y abordons également le thème du souvenir des combattants à travers la mise en place des monuments aux morts qui se développe à l'aube des années 1920. Nous avons là une page d'histoire officielle mais il nous manquait l'histoire personnelle, familiale et intime de cette période complexe et douloureuse. C'est à travers les opérations dites de *Grande collecte* 1914-1918 que nous avons pu ouvrir des portes pour découvrir cette histoire. Le principe



Carnet de notes du photographe de guerre Gaston Boutinon. La reliure a été réalisée avec un morceau de zeppelin. Coll. privée.

de la *Grande collecte* est un appel à la population, quelle qu'elle soit, à venir aux Archives départementales pour prêter des documents, des objets qui ont un rapport avec la Grande Guerre et qui ont – ou ont eu à un moment donné – un sens particulier pour une famille ; et surtout de transmettre ce sens et cette histoire. Il ne s'agissait pas tant de venir faire numériser les correspondances entassées dans un grenier depuis des années que de raconter les personnages concernés par ces lettres, de transmettre les épisodes marquants et leur mode de transmission à l'intérieur de la famille. C'est ainsi que des centaines de cartes et des lettres nous ont été prêtées, parfois données, des dessins, des carnets de poilus ou de prisonniers, des photos (souvent des vues stéréoscopiques sur plaque de verre rangées dans des boîtes en bois spécialement conçues), des douilles d'obus travaillés en objet d'art, des éléments d'uniforme (une mention spéciale pour le casque Adrian troué), des drapeaux...

Ces opérations ont été l'occasion pour l'équipe des Archives départementales de belles rencontres avec des personnes soucieuses de mémoire et de souvenir. La transmission ne s'est pas effectuée à sens unique puisque nous en avons profité pour prodiguer des conseils en matière de conservation des documents, afin que ces trésors puissent vivre encore longtemps dans les familles et entretenir la mémoire au plus près des descendants des protagonistes de cette histoire. Pour preuve de la vitalité de cette mémoire, nous pouvons évoquer la durée de cette opération dans le temps. Initialement prévue sur quelques jours en novembre 2013, la collecte s'est poursuivie – et se poursuit encore – au fil des années de commémoration. Des personnes qui n'avaient pu se rendre disponibles ou n'avaient pas eu l'information initialement, sont par la suite, venues à nous pour nous confier leur histoire familiale et la pérenniser.

Cette matière historique unique, nous avons voulu la rendre vivante. Nous l'avons confiée à des comédiens pour la mettre en voix. Ces documents ont été organisés pour faire écho à l'histoire officielle que nous avons extraite de nos archives. Des séquences de lecture d'archives ont ainsi été organisées, l'une à l'automne 2014 en ouverture des commémorations, l'autre à l'automne 2018 en une forme de clôture. Deux compagnies différentes ont été choisies pour proposer deux manières d'aborder cet événement. Dans les deux cas, le public a été au rendez-vous et a été touché par le message. Difficile de rester insensible quand la guerre, son cortège de morts et son lot de désolation s'invitent dans une salle de conférences et donnent de la voix.

L'humanisation de cette histoire a également pris le visage de conférences historiques. Les thèmes abordés et le profil des conférenciers ont été variés : universitaires, étudiants travaillant sur le sujet, conservateur du musée des Troupes de montagne, historiens indépendants... ont évoqué les troupes savoyardes, le sort des combattants et des prisonniers, l'après armistice ou l'occupation de la Rhénanie... Mais aussi une thématique plus festive lors de l'évocation de l'arrivée des troupes américaines et de leurs musiques et danses. Ce n'était pas le bal de la Victoire mais un avant-goût festif et partagé largement par le public des Journées européennes du Patrimoine (JEP).



Le cenotaphe de la place de l'étoile à Paris. Photographie de Gaston Boutinon, 1918. Coll. privée.

[ci-contre] Citation à l'ordre du bataillon décerné à François Piton, 51e bataillon de chasseurs alpins, 13 janvier 1918. Coll. privée.



Au cours de ces manifestations, nous avons été accompagnés par des membres de l'association *Phil Arm Mundia* revêtus de leurs plus beaux uniformes d'époque. Ce sont ainsi un poilu en bleu horizon, un scottish en kilt ou un boy américain qui ont balisé les visites des Archives départementales lors des JEP.

Les Archives départementales bénéficient du concours d'un professeur pour le service pédagogique. Le Centenaire a été l'occasion de donner une nouvelle dimension aux dossiers pédagogiques qui étaient proposés jusqu'à présent. Il s'agit aujourd'hui de véritables livrets en couleurs, attractifs et pédagogiques, qui exploitent tant les fonds des archives que les trésors de la *Grande collecte*, pour rendre cette page d'histoire plus accessible aux élèves et à leurs professeurs.

Pour la plupart des organisations qui se sont investies dans la commémoration du Centenaire, le 11 novembre 2018 a marqué la fin de l'événement. Pour les Archives départementales, l'histoire

continue. Il faut en effet se souvenir que la guerre ne s'achève pas lors de l'armistice ni même lors de la signature du traité de paix avec l'Allemagne le 28 juin 1919 ; les combats continuent sur le front de l'Est, et en Orient. Ce n'est qu'au début des années 1920 que la guerre se termine et que les derniers combattants rentrent dans leurs foyers. Ces années voient également l'érection des monuments aux morts dans les communes.

Les Archives départementales ont souhaité accompagner ces moments et poursuivre la commémoration. Cela passera notamment par une exposition virtuelle des documents qui nous ont été prêtés ou donnés au cours de la Grande collecte. Nous ne souhaitons pas enfermer ces témoignages dans nos magasins de conservation mais les conserver vivants et accessibles pour tout un chacun. Pour rendre à chaque souvenir individuel sa place dans la grande aventure de la mémoire collective.

Sylvie Claus

Diplôme décerné à Gabriel Combet, soldat du 97^e régiment d'infanterie, 1918. Coll. privée.



châteaux et maisons fortes de Haute-Savoie

promenade iconographique et historique à travers ce patrimoine



ACTUALITÉS MONUMENTS & HISTOIRE

[Ci-dessous] Le château des comtes de Genève à La Roche-sur-Foron

La Roche-sur-Foron, au centre la tour.

E. Bovier, vers 1885.

Dominant La-Roche-sur-Foron, cette tour du XIII^e siècle est un vestige du château des comtes de Genève, gardant une frontière avec le Faucigny. Ce château est le siège d'une de leurs châtellenies. Le bourg reçoit en 1335 une chartre de franchises. Au XIX^e siècle, le château sert de carrière. Restauré en 1901, son classement comme monument historique est envisagé en 1908. La tour qui subsiste est finalement inscrite en 1944.

La commémoration en 2016 des 600 ans de l'accession de la Savoie au rang de duché a donné lieu à de nombreux travaux sur le thème des châteaux. Citons notamment des journées d'études¹ et des expositions comme *Les vies de châteaux*² et *Par monts et châteaux*, respectivement présentées au Musée-château d'Annecy, en partenariat avec les Archives de la Haute-Savoie, et à la Grange batelière de l'abbaye de Hautecombe.

En prolongement, nous nous sommes, à titre personnel, particulièrement intéressés aux châteaux et maisons fortes de Haute-Savoie, sous l'angle de leurs représentations. Nous avons alors engagé un important travail de collecte qui nous a permis de réunir une riche iconographie relative à ce patrimoine. Il a, en effet, fait l'objet de multiples représentations : gravures, dessins, photographies, cartes postales...

Intimement liée à leur contexte de réalisation, en écho aux fonctions de ces forteresses, cette documentation iconographique s'échelonne sur une large période chronologique, de la seconde moitié du XVI^e siècle jusqu'au premier tiers du XX^e siècle. Les représentations coïncident alors avec le rôle et l'évolution des châteaux et maisons fortes.

Pour l'iconographie la plus ancienne, les attentes militaires, politiques et diplomatiques – comme sur les gravures de Claude Chastillon ou encore le *Theatrum sabaudiae* publié en 1682 – sont évidentes. Parfois animées par une vie de cour, ces forteresses sont au Moyen Âge et à l'époque moderne des lieux de défense et de protection, des lieux de pouvoir politique, administratif et judiciaire ou encore des lieux de résidence.

Puis à compter de la fin du XVIII^e siècle, ces châteaux et maisons fortes sont redécouverts sous l'angle romantique, historique, archéologique et touristique ; ils sont alors figurés sur de nouveaux supports (dessins, photographies et cartes postales).





Les Nouvelles Éditions Sutton nous ont sollicité pour publier le fruit de notre recherche. L'objectif était de répondre à l'esprit de la collection «Mémoire en images» basée sur une iconographie ancienne, accompagnée de notices historiques. Chacune de ces dernières retrace les grandes étapes de l'histoire de l'édifice, qui varie en fonction du niveau de connaissance de son histoire : date de construction, propriétaires successifs, illustres habitants, principaux changements architecturaux, origine du nom du lieu, protection au titre des monuments historiques... Les notices sont documentées par les sources d'archives ou les données archéologiques quand elles sont disponibles. Ces informations ont été rassemblées et vérifiées en croisant la bibliographie et les archives, dans une démarche de recherche scientifique et avec un souci de synthèse et de diffusion des connaissances.

L'objectif de cette publication n'était pas de revenir sur les distinctions de châteaux, maisons hautes et maisons fortes³, ni de réaliser un inventaire exhaustif de ce patrimoine. Il s'agissait de baser notre travail sur l'iconographie que nous avons pu retrouver. Cette sélection donne souvent à voir les bâtiments avant les restaurations, les transformations des abords ou encore les modifications architecturales particulièrement apportées aux XIX^e et XX^e siècles.

Près de 230 représentations de châteaux et maisons fortes ont été retenues, permettant au lecteur de partir à la découverte d'une véritable galerie de portraits, que ces bâtiments soient encore debout aujourd'hui ou qu'ils aient disparus, dans les anciennes provinces de Chablais, Faucigny et Genevois.

Entre Rhône, Alpes, Léman et Bauges, le lecteur retrouve ainsi les châteaux et les maisons fortes les plus célèbres. Certains ouverts au public, tels celui d'Annecy, d'Avully (Brenthonne), de Clermont-en-Genevois, de Menthon-Saint-Bernard, de Montrottier (Lovagny), de Ripaille (Thonon-les-Bains) ou encore de Thorens-Glières, sont de vraies célébrités ; on ne compte plus les représentations dont ils ont fait l'objet. Mais ce travail permet aussi d'apprendre à en connaître d'autres plus modestes : d'autres châteaux, de plus petites tailles, ainsi que des maisons fortes, plus discrètes, sont les sujets d'une iconographie plus limitée. Ils sont donc souvent moins familiers.

Cette sélection peut être savourée *in extenso* comme un survol du territoire ou bien se laisser découvrir selon l'humeur du jour.

Cette invitation à la promenade et à la découverte permet par exemple de retrouver de maison forte en château, la stratégie foncière, militaire ou matrimoniale d'une famille, de s'offrir un panorama des châteaux bordant le lac Léman ou encore de suivre l'homme de lettres Achille Raverat évoquer « la base d'un donjon cylindrique » à Clermont, dernier reste de l'ancien château disparu des comtes de Genève, dans ses *Promenades en Haute-Savoie* (1872).

Julien Coppier

Notes

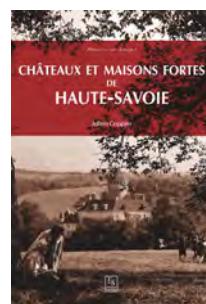
1. *Les vies de châteaux, de la forteresse au monument : les châteaux sur le territoire de l'ancien duché de Savoie, du XV^e siècle à nos jours*, commissariat scientifique de l'exposition : S. Marin et J. Coppier ; commissariat général : É. Kohler et H. Maurin, Milan, 2016, 307 p.
2. J. Coppier et H. Maurin (dir). *Aux sources de l'histoire des châteaux*, Actes de la journée d'étude d'Annecy (11 décembre 2015), Milan, 2016, 111 p.
3. On se reportera notamment aux travaux de C. Guilleré, d'É. Sirot-Chalmin ou encore de M. de la Corbière.

Le château de Neuvécelle (dessin de 1839).

Ce château est celui de la famille de Neuvécelle, une des plus anciennes familles du Chablais. En 1577, le château est fortifié, puis ruiné lors de l'invasion française de 1590. Les bâtiments subissent de nombreuses transformations au XIX^e siècle.

Le château accueille l'historien et parlementaire Charles de Montalembert (1810-1870), comme le rapporte la poétesse Anna de Noailles :

« Sur le coteau charmant
Qu'ombragent les noyers penchants de Neuvécelle
Montalembert, dit-on, écrivit ses livres
Traitant des moines d'Occident ».



J. Coppier. *Châteaux et maisons fortes de Haute-Savoie*. Saint-Avertin, Nouvelles éditions Sutton, 2017, 128 p. Avant-propos d'Hélène Maurin, directrice des Archives départementales de la Haute-Savoie. En vente en librairie, 20 €.

[Ci-dessous]

Les châteaux de Clermont-en-Genevois.

L'entrée du château Renaissance, vers 1900.

L'actuel château est édifié à compter de 1576 par Monseigneur Gallois de Regard. Cet enfant du pays devenu un grand prélat – il est évêque de Bagnorea en Italie centrale – fait notamment réutiliser les pierres de l'ancien château des comtes de Genève près duquel il est situé, pour construire sa résidence d'été, d'architecture Renaissance. Cette ancienne forteresse comtale, dont la mention la plus ancienne date de 1264-1265, est ruinée lors de l'invasion française par Louis XIII en mai 1630.

Le classement comme monuments historiques de ces deux châteaux est envisagé par la commission départementale des sites naturels et artistiques au début du XX^e siècle. Mais en 1910 la commission nationale estime que l'intérêt de ces ruines n'est pas suffisant pour justifier leur inscription.

Les façades, les toitures, la cour et les galeries de l'actuel château sont finalement classées comme monument historique en 1950 et les intérieurs du château sont inscrits en 1988. Ce château est depuis 1966 la propriété du Département de la Haute-Savoie qui y propose des expositions et des visites guidées, tandis que la cour d'honneur accueille des concerts et des spectacles.



Yves Mairot, entre les lignes

regards sur le livre d'artiste



Fig. 1. Yves Mairot, *Forêt de la mémoire*, cire sur papier, 1974. Coll. Dép. 74, inv. 2001.7.076.



COLLECTIONS D'ART

Prenons le temps d'un retour aux origines de cet objet singulier qu'est le livre d'artiste. Dans les années 1960, sous l'impulsion de mouvements esthétiques nouveaux tels que *Fluxus* ou *l'art conceptuel*, les artistes – photographes, peintres, graveurs, plasticiens – se confrontent au livre comme nouvel espace d'expression. Difficile pour autant de donner une définition unique à cette forme artistique devant l'amplitude de ses métamorphoses : parfois associé à l'autoédition, d'autres critiques d'art le rapprochent du livre illustré, comme objet de dialogue entre un écrivain et un artiste. Le livre d'artiste naît surtout de l'intention individuelle ou collective de provoquer son lecteur dans un jeu graphique où dialoguent l'écrit et l'image.

Yves Mairot ou le dialogue des arts

Jamais Yves Mairot ne s'était destiné à l'illustration de livres d'artiste ; c'est avec son ami Paul Vincensini – et le livre *D'herbe noire* – qu'il inaugure en 1965 ses premières illustrations. À travers celles-ci, il expérimente, se cherche, sonde un espace nouveau, notamment par l'emploi de chutes de papier. Technique inépuisable et récurrente chez l'artiste, le collage offre l'avantage de créer un relief qui contraste avec la finesse de l'écriture. Au cours de cette décennie de maturation esthétique et de foisonnement graphique se succèdent les rencontres avec d'éminents poètes, tels que Jean Laude ou Jean-Vincent Verdonnet. Ces échanges donneront lieu à onze publications illustrées.

À la lisière du dessin et de l'écriture, la pratique picturale d'Yves Mairot témoigne également de ses recherches en sémiologie, discipline qu'il enseignera à l'université de Paris-Sorbonne. De ses cires à ses encres énigmatiques et peuplées de formes incertaines – humaines, animales, symboliques – l'artiste conserve ce contraste entre profondeur du matériau et finesse de l'incision, geste calligraphique et écriture poétique. À ce mystère initial s'ajoute la prégnance du souvenir, comme en

Né en 1924 en Haute-Savoie, Yves Mairot est un artiste emblématique du département. Peintre prolifique mais aussi écrivain et illustrateur, son œuvre donne à voir une poésie picturale sous toutes ses formes. Le livre d'artiste, quelque peu délaissé par les expositions et les rétrospectives consacrées à Yves Mairot, se situe pourtant au cœur des échanges graphiques et intellectuels du peintre. Ce versant oublié de son œuvre sort peu à peu d'une ombre imméritée ; en effet, du manuscrit au livre-éventail en passant par le livre-objet ou le livre de peintre, la production d'Yves Mairot a traversé tous les sous-genres associés au livre d'artiste.



Fig. 2. Yves Mairot, *Paysage lacustre*, aquarelle sur papier, 1982. Coll. Dép. 74, inv. 2001-7-011.

témoigne son tableau *Forêt de la mémoire* [fig. 1] évoquant le feuillage automnal des environs de Taninges, où le peintre a passé son enfance.

Au début des années 1980, Yves Mairot délaisse quelque peu l'illustration de livres pour se plonger dans des recherches esthétiques plus personnelles. Marqué par un retour au dessin et à l'aquarelle, comme dans la série *Paysages intérieurs*, l'artiste poursuit sa propre langue. Celle-ci s'inspire de souvenirs recueillis au cours de nombreux voyages dans le bassin méditerranéen, et révèle ses influences orientales. Ses peintures retracent une géographie intérieure où les paysages de bord de mer côtoient les sommets alpins chers à Yves Mairot [fig. 2]. Malgré une inactivité temporaire comme illustrateur, cette période de maturation esthétique se révélera déterminante lorsque l'artiste renouera avec la valeur plastique de l'aquarelle pour l'enluminure des manuscrits de *Cette neige soudain* puis *La main demeure au gré des sources*.¹

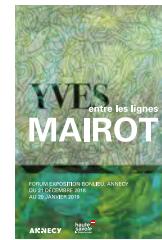
Du livre illustré au livre d'artiste

Au tournant des années 2000, la complicité d'Yves Mairot avec le poète angevin Jean-Pierre Geay est déterminante dans le regain d'intérêt du peintre pour l'illustration. Après quelques expériences préliminaires et une longue correspondance artistique², les deux artistes produisent leurs premiers imprimés avec le typographe Roland Bauza, spécialiste du livre d'art. Partisan d'ouvrages d'exception, à faible tirage, l'imprimeur de l'Atelier du Mot privilégie un format large et l'emploi de papier vélin, adapté aux aquarelles de l'artiste. Lorsque Roland Bauza cesse son activité en 2005, Yves Mairot compte huit publications avec l'imprimeur. L'aventure du livre reprend quelques années plus tard en compagnie du typographe Laurent Né, qui décide en 2010 de réhabiliter une ancienne imprimerie destinée à l'édition d'art. Installée à Saint-Martin-Bellevue, au nord d'Annecy, la maison d'édition Index offre un lieu fédérateur pour les artistes



Fig.3. Philippe Rosset et Yves Mairot, illustration pour l'ouvrage *Hverfall*, éditions Index, 2015. Coll. Artothèque-médiathèque Bonlieu d'Anney, Inv. BA 180.

exposition « Yves Mairot, entre les lignes »



Forum Exposition Bonlieu d'Anney du 21 décembre 2018 au 20 janvier 2019
Exposition imaginée par le Pôle Culture Patrimoine du Département de la Haute-Savoie.

Cet article est le produit d'un travail de recherche sur Yves Mairot et le livre d'artiste mené par Benjamin Liot dans le cadre de son stage de fin d'études de Master 2 d'histoire contemporaine, mention Cultures de l'écrit et de l'image, à l'École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques (ENSSIB), sous la direction de Lucie Maistre, responsable du service des Collections patrimoniales et de mémoire du Département de la Haute-Savoie.

du livre et une proximité favorable à la collaboration avec Yves Mairot, qui réside dans cette même commune depuis 1986. De rencontres en amitiés, Index produit manuellement des ouvrages de bibliophiles tirés sur presse à bras. Imprimés sur des papiers de qualité, les livres d'artiste adoptent des formes variables, du livre-accordéon au grand format non relié. Liberté est laissée à l'artiste de convoquer les matériaux les plus singuliers, comme cette poudre volcanique venue d'Islande, introduite dans le collage en frontispice du livre *Hverfall*³ [fig. 3].

À la faveur de sa rencontre avec Daniel Leuwers⁴, Yves Mairot s'initie au livre pauvre, objet entièrement manuscrit qui s'apparente à la correspondance artistique. Après réception du texte, recopié en quelques exemplaires⁵, l'artiste remplit l'espace neutre par des dessins plein texte ou par l'ajout d'œuvres originales. Objet épuré, le livre pauvre se singularise par son refus de toute valeur marchande. Présenté d'ordinaire sous

forme d'un simple feuillet, il assume sa modestie matérielle par une grande richesse esthétique. Depuis *Comboios*, première œuvre commune avec Daniel Leuwers en 2015, l'artiste totalise douze productions, parfois très personnelles, comme *L'Apocalypse* en 2016, qui renvoie à une thématique souvent traitée dans sa peinture [fig. 4].

L'aventure livresque chez Yves Mairot réunit une abondante production d'une soixantaine de livres d'artiste et de livres illustrés. Cette œuvre diffuse, irrégulière, s'est édifiée à la faveur des événements et des rencontres : des premiers jeux graphiques avec Paul Vincensini aux illustrations prolifiques pour Jean-Pierre Geay, son travail s'oriente vers une démarche plus personnelle depuis quelques années. Le livre d'artiste s'érige désormais en archive vivante de l'œuvre d'Yves Mairot.

Benjamin Liot,
sous la direction de Lucie Maistre

Notes

1. Geay Jean-Pierre, Mairot Yves, *Cette neige soudain*, 1997, édition manuscrite ; Geay Jean-Pierre, Mairot Yves, *La main demeure au gré des sources*, 1999, édition manuscrite.
2. Donation Jean-Pierre Geay, conservée à la bibliothèque municipale d'Angers.
3. Rosset Philippe, Mairot Yves, *Hverfall*, Éditions Index, 2015, [15] p.
4. Daniel Leuwers, auteur et critique de poésie, est considéré comme le père du livre pauvre.
5. Les livres pauvres sont le plus souvent manuscrits en 6 exemplaires, distribués comme suit : 2 pour l'écrivain, 2 pour l'artiste, 1 pour exposition et 1 dernier pour le dépôt légal.

Fig. 4. Yves Mairot, *L'Apocalypse*, livre pauvre manuscrit et enluminé, 2016. Collection de l'artiste.



Nous étions comme fétus de paille
emportés de ci de là par des bourrasques
de feu ou de désespoir.
Parfois le ciel semblait prendre feu.
Des nuées incandescentes, surgissaient
de noirs oiseaux de malheur four auantés
de faibles villages dont il ne restera
qu'un amas de cendre et de poussière.
Il fallait l'échafaudage branlant
de souvenirs pour se persuader qu'il s'agissait
de l'Apocalypse.



un autre regard sur le patrimoine

Ateliers artistiques *C'est mon Patrimoine*,
Ville d'Art et d'Histoire d'Aix-les-Bains.



VILLES & PAYS
D'ART ET D'HISTOIRE



C'est mon patrimoine ! Fondation Facim

Dispositif piloté par le ministère de la Culture et le Commissariat général à l'égalité des territoires (CGET), l'opération *C'est mon patrimoine!* a été mise en place en 2005 (sous le nom de *Portes du temps*) pour offrir aux jeunes la possibilité, pendant les vacances scolaires, de s'approprier le patrimoine de manière inédite.

Les porteurs de projets présents dans tout l'Hexagone proposent aux jeunes issus des territoires prioritaires, urbains et ruraux, une offre culturelle de qualité pour les amener à développer leur goût pour le patrimoine et les arts, enrichir leurs connaissances et les aider à mieux comprendre l'intégration d'un lieu patrimonial dans son environnement géographique et culturel. Le dispositif favorise le dialogue et les échanges entre les jeunes, les intervenants et les animateurs par la mise en place d'une formation conjointe pour les animateurs des structures d'accueil d'enfants et d'adolescents ainsi que des médiateurs des établissements patrimoniaux.

Parce que le patrimoine d'aujourd'hui, témoin de la création d'hier et qu'il est source d'inspiration, la Fondation Facim confie à un artiste le soin de faire résonner par la création, l'écho artistique des sites et monuments du passé.

C'est mon patrimoine! avec la Fondation Facim est une manière de permettre au jeune public de s'approprier le patrimoine de manière artistique et totalement expérimentale.

C'est mon patrimoine!

Par le regard, l'échange de points de vue, la perception de l'environnement quotidien, Anabelle Hulaut donne indiscutablement à voir différemment.

Comment un patrimoine et l'histoire d'un lieu peuvent-ils être appréhendés à travers le regard d'un artiste ? Comment faire vivre aux enfants une expérience unique mêlant découverte du patrimoine et de la création ?

En Savoie, une démarche artistique d'Anabelle Hulaut

Voilà tout l'enjeu de la collaboration entre la Fondation Facim et l'artiste dans le cadre de l'opération *C'est mon patrimoine!*

En confiant à Anabelle Hulaut le projet des éditions 2017 et 2018, en étroite collaboration avec les Villes d'Art et d'Histoire, d'Aix-les-Bains et Albertville, la Fondation Facim a fait le pari d'une plongée dans l'univers décalé et coloré de cette artiste. Un univers où l'incongru côtoie le quotidien, où la couleur est omniprésente et l'idée du jeu prévaut. « *Mon travail s'inscrit dans un processus de rencontres et de hasard que je provoque et m'approprie. Rebondissements, enchaînements, interruptions, répétitions font l'objet d'une écriture, sorte de narration en évolution permanente, qui mêle l'aspect fictionnel et des éléments réels de ma vie quotidienne* » (AH).

Les baigneurs, on tourne! *Points de vue et circulations.*

Aix-les-Bains, Ville d'Art et d'Histoire

Anabelle Hulaut crée des formes, des objets artistiques et des images vidéo. La découverte du processus de création d'un film a ainsi servi de fil rouge à l'édition 2017 de *C'est mon patrimoine!*

Les enfants ont plongé dans les ateliers artistiques, phases préparatoires d'un film autour du patrimoine thermal. Cette édition a séduit près d'un

millier d'enfants âgés de 8 à 12 ans sous l'intitulé prometteur : *Les baigneurs, on tourne! Points de vue et circulations.* Une histoire de points de vue, encore et toujours ! Vision des enfants sur l'histoire de cette ville d'eau, importance du regard lors des bals mondains donnés à la Belle Époque au cœur des palaces aixois et défilés de beaux atours dans le parc thermal où venaient se montrer les curistes (les baigneurs).

La traduction de ces regards posés sur cette histoire du thermalisme s'est opérée dans le tournage de scènes et séances d'enregistrement de bruitages. Les enfants, plongés (à sec!) dans la



« C'est par l'apprentissage des siècles, en résumé, qu'un artiste naît dans l'atelier du monde » W. Morris

piscine des hommes des Anciens Thermes, ont recréé la magie de l'eau par une séance de bruitsages. Le résultat est étonnant : on ferme les yeux et on est propulsé sous la pluie avant l'orage... Le tournage de scènes de bals masqués sur de la musique Charleston a transporté les enfants dans la grande époque des festivités mondaines où il fallait être vu ! Le tournage des scènes extérieures avait pour décor le parc thermal où les enfants, parés d'yeux surdimensionnés fabriqués au cours d'un atelier, déambulaient masqués de leur œil, la métaphore du « regardeur regardé » de Marcel Duchamp. Les images tournées à cette occasion nourrissent en continue l'œuvre d'Anabelle Hulaut ; une première version de film a été présentée pour la première fois à l'occasion de la *Nuit de blanche* en Mayenne en décembre 2017.

Tardius, Propius Leviores Parade Slow Motion ou Les Jeux de l'été avec Sam Moore. Site olympique Henry-Dujol Albertville, Ville d'Art et d'Histoire

En 2018, la Fondation et l'artiste partagent une grande envie de renouveler l'expérience. Mais à nouveau lieu, nouveau projet et l'artiste s'interroge cette fois sur l'étrange héritage de l'événement mondial des XVI^e Jeux Olympiques d'hiver à Albertville. La Savoie était alors sous les feux des projecteurs, le cœur de toutes les attentions pour quelques semaines exceptionnelles...

Anabelle Hulaut arrive, pose son regard aiguisé de détective et se lance dans un projet qu'elle intitulera *Tardius, Propius Leviores Parade Slow Motion ou Les Jeux de l'été avec Sam Moore* (« Moins vite, moins haut, moins fort » en référence à la devise officielle des Jeux olympiques « Plus vite, plus haut, plus fort »). Elle traduit ainsi son envie de prendre le contre-pied de la performance sportive pour obliger les participants à ralentir le rythme : « *La question de la vitesse est une question qui devient de plus en plus importante parce que notre écosystème a, lui, l'urgence du ralentissement* ». Elle oblige les enfants à se déplacer avec lenteur voire, avec difficulté, et ainsi prendre conscience et éprouver les mouvements. Privilégiant la question du jeu, elle met en place des petites séries d'expérimentations autour du sport à la manière de l'artiste et poète Robert Filliou qui défend l'idée de la « création permanente », c'est-à-dire la capacité de chacun d'entre nous à initier un processus créateur, n'importe où et à tout moment de la vie.

Cette nouvelle édition, élaborée en collaboration avec la Ville d'Art et d'Histoire d'Albertville, permet également de raconter aux enfants l'événement majeur que furent les Jeux Olympiques d'hiver de 1992 et notamment la cérémonie d'ouverture confiée au jeune chorégraphe Philippe Decouflé. Ce dernier révolutionnera le concept même de cérémonie d'ouverture des J.O. et sera à l'origine d'un spectacle gigantesque qui demeure dans les mémoires de tous les témoins de l'événement. Pour raconter cette histoire et emporter les enfants dans la magie des Jeux d'Albertville, Anabelle Hulaut a imaginé une journée faite de découverte des lieux historiques (le mât des cérémonies, la

halle olympique, l'anneau de vitesse), d'images (photos des costumes signés Philippe Guillotel, extraits de la cérémonie d'ouverture), d'objets en lien avec l'événement (costumes, objets dérivés divers, extraits de journaux, drapeaux...) et de rencontres passionnantes avec des témoins de l'événement. Des sportifs tels que Laëtitia Hubert ou Isabelle Blanc, des membres de l'organisation ou des bénévoles se sont prêtés au jeu et ont échangé avec les enfants sur leur expérience vécue à l'occasion des Jeux Olympiques.

Une fois les enfants immergés dans la magie et l'énergie des Jeux, le moment était venu de les amener à réaliser leur propre parade. Leur après-midi était alors consacré à la réalisation de costumes et d'outils imaginés par l'artiste pour le tournage 3D de la *Parade Slow Motion* au stade olympique pour clôturer de manière festive la journée.

Les bonshommes de neige ont alors côtoyé des échassiers, moins lents et plus agiles que les compétiteurs équipés de skis à 3. Le constat était le suivant : le rythme de la parade a été indubitablement ralenti, les « athlètes » ont éprouvé la devise *Moins vite, moins haut moins fort* tout en méritant la médaille décernée en fin de journée, médaille qu'ils avaient confectionnée grâce à un procédé imaginé par l'artiste. Le résultat était à la hauteur de toutes les espérances !

2019 – Une nouvelle collaboration avec la Ville d'art et d'histoire d'Aix-les-Bains

À l'occasion de l'exposition consacrée à l'artiste haïtien Jasmin Joseph (1924-2005), l'édition 2019 de *C'est mon patrimoine!* ouvrira les portes et les réserves du Musée Faure aux enfants des centres de loisirs, et dévoilera les secrets de « fabrication » d'une exposition et ce qu'elle révèle des lieux qu'elle intègre.

Jasmin Joseph, à la fois peintre et poète, trouvait son inspiration dans la nature et le monde animal. L'univers du conte, grâce à l'invitation d'un conteur, et d'ateliers d'illustration, sera au cœur du projet artistique développé dans le cadre de la prochaine édition de l'opération.

Laurène Ermacore

Ateliers artistiques *C'est mon Patrimoine*, Ville d'Art et d'Histoire d'Albertville.



Jasmin Joseph Exposition au musée Faure 2019-2020

L'exposition du Musée Faure d'Aix-les-Bains, (juin 2019 à janvier 2020), présentera l'intégralité des œuvres du *Conte du Hibou*, illustré par Jasmin Joseph, ainsi que d'autres œuvres de l'artiste provenant de collections publiques ou privées. Autour de l'idée du bestiaire, les œuvres de Jasmin Joseph seront mises en résonance avec celles de la collection du Musée Faure, notamment celles d'Antoine-Louis Barye (1795-1875) peintre, grand sculpteur animalier et premier maître de Rodin. En écho à l'œuvre métaphorique et méditative de Jasmin Joseph autour des animaux et de la nature, le Musée Faure souhaite mettre en regard la dimension elle aussi imaginaire de l'œuvre de Barye, qui, au-delà de l'exigence de réalisme, réunit les animaux qu'il côtoyait au jardin des plantes de Paris et qui était l'occasion de voyages exotiques et imaginaires pour cet artiste sédentaire.



Albertville lance un monument aux morts virtuel

Devant la demande présentée par une famille pour que soit ajouté au monument aux morts le nom d'un soldat tombé au Champ d'honneur en 1918, la Ville d'Albertville a confié à son service patrimoine la mission de rechercher d'éventuels autres morts de la Grande Guerre non mentionnés sur les monuments. Le résultat, plutôt surprenant, conduit à la création d'un mémorial virtuel, mis en ligne à l'occasion de la commémoration de l'Armistice de 1918.



PATRIMOINE MÉMORIEL

Monument aux morts du centre-ville, noms de morts pour la France inscrits en surélévation sur des plaques de bronze, 2018.

Cent noms manquants!

La loi du 28 février 2012 stipule que « lorsque la mention « Mort pour la France » a été portée sur son acte de décès, l'inscription du nom du défunt sur le monument aux morts de sa commune de naissance ou de dernière domiciliation ou sur une stèle placée dans l'environnement immédiat de ce monument est obligatoire ». Ferdinand Viallis, soldat dont le petit-fils demande l'inscription sur le monument d'Albertville, répond à ces exigences. Comment expliquer alors qu'il n'y figure pas déjà ? D'autres Poilus albertvillois ou saint-simoniens morts pour la France sont-ils dans le même cas ?

Projet de Monument aux morts pour la Ville d'Albertville, croquis d'Albert Richard, 1921. Archives municipales d'Albertville (AMA).



Pour répondre à ces questions, le service patrimoine consulte les livres d'or d'Albertville et de Saint-Sigismond conservés aux Archives nationales. Il compare ces listes établies en 1929 par le ministère des Pensions dans le but de recenser les soldats ayant bénéficié de l'appellation « Mort pour la France » aux noms inscrits sur les monuments de la commune. Sur la base de données Mémoire des hommes, il vérifie que les personnes ainsi repérées ont bien reçu la mention Mort pour la France. Ce site du ministère des Armées donne en effet accès aux fiches individuelles élaborées au lendemain de la Grande Guerre par l'administration des anciens combattants. Le service patrimoine complète enfin sa liste en dépouillant des documents conservés aux Archives municipales (registres des morts pour la Patrie, avis de décès, listes destinées à l'affichage). Ce travail aboutit à l'identification de cent Poilus morts pour la France qui, bien que nés ou domiciliés à Albertville ou Saint-Sigismond au moment de leur mobilisation, ne figurent pas sur les monuments de la ville. C'est un nombre considérable puisqu'il représente plus du tiers des Poilus albertvillois et saint-simoniens tombés au champ d'honneur. C'est aussi un chiffre provisoire car la recherche n'est évidemment pas exhaustive.

Monument aux morts du centre-ville, modèle pour le moule photographié dans l'atelier d'Albert Richard, 1922. AMA.



Ajouter des noms sur les monuments ? Pas si simple !

Si l'inscription du nom d'un Mort pour la France sur le monument commémoratif constitue une obligation pour le maire dès l'instant où la famille lui en fait la demande, la mise en œuvre d'une telle opération soulève plusieurs problèmes.

Tout d'abord, il faut choisir entre apposer les noms directement sur le monument au risque de modifier son intégrité patrimoniale ou bien les inscrire sur une stèle placée à proximité. Albertville penche pour la première solution : on considère qu'un tel monument est destiné par nature à évoluer. On évite aussi de mettre une fois de plus à l'écart les soldats « oubliés » du monument initial.

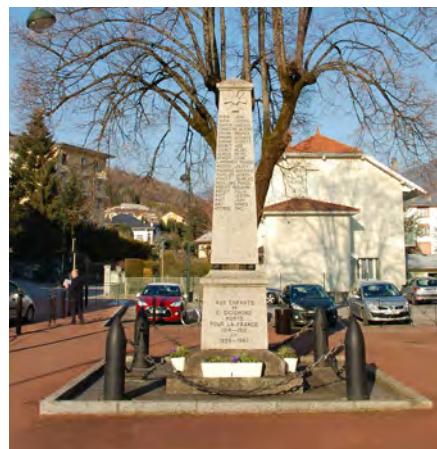
Ensuite, comment ajouter tant de noms et rester proche de la présentation initiale ? Si les deux monuments offrent des faces vierges qui autorisent l'ajout, en revanche l'aspect technique s'avère délicat. À Saint-Sigismond, où les noms sont gravés dans la pierre, il faudrait réaliser des lettres de grande dimension. Pour Albertville, il faudrait couler des plaques de bronze de 45 x 53,5 cm avec les noms en surélévation. Ce savoir-faire, déjà rare et coûteux à l'époque, est quasiment perdu aujourd'hui.

Plaque en hommage à Ferdinand Viallis disposée sur le socle du monument aux morts du centre-ville, 2018.



Une ville, deux monuments

Albertville compte deux monuments aux morts de la guerre de 14-18. L'un, qui se dresse devant l'école Albert Bar, correspond au monument de l'ancienne commune de Saint-Sigismond. L'autre, placé à côté de la mairie, rend hommage aux enfants d'Albertville morts pour la Patrie. Érigés grâce à des souscriptions publiques, ils sont inaugurés respectivement le 24 octobre 1920 et le 8 octobre 1922. Le monument de Saint-Sigismond, obélisque taillé dans un granit de Combloux, est réalisé par un marbrier local d'après les plans d'un architecte albertvillois. Celui d'Albertville est l'œuvre d'Albert Richard, sculpteur parisien d'origine savoyarde dont le projet a été choisi sur concours. Sous le titre Albertville immortalise ses héros, l'artiste représente la Ville d'Albertville solidaire de la France, dont elle tient d'une main le drapeau tricolore, couronnant de l'autre un poilu victorieux de l'aigle impérial. Le bronze est placé sur un socle de pierre sur lequel sont fixées des plaques portant les noms de 145 Poilus morts pour la France. Le prix de ce monument atteint près de 40 000 F quand celui de Saint-Sigismond se limite à 9000 F, somme néanmoins conséquente pour une commune qui compte moins de 800 habitants en 1911.



Monument aux morts de Saint-Sigismond, 2018.

Enfin, comment s'assurer que les familles des défunts non inscrits souhaitent réellement l'ajout de leur parent ? En effet, on ignore pour quelle raison certains noms n'apparaissent pas. Ont-ils simplement été oubliés ou bien certaines familles ont-elles formellement demandé que leurs disparus restent dans l'anonymat ?

Un monument virtuel pour honorer et pour connaître

S'inspirant de la Ville de Paris qui a créé un mémorial virtuel pour compenser l'absence de monument en dur, la Ville d'Albertville vient de mettre en ligne un monument aux morts sur www.albertville.fr, onglet Culture & Patrimoine. On peut zoomer sur des photos et lire les noms des morts de la Première guerre mondiale qui sont inscrits sur les monuments. En parallèle, une liste précise les nom, prénom(s), date et lieu de

naissance, régiment et grade, date et lieu de décès de chaque Poilu « manquant », et propose un lien vers la fiche individuelle correspondante sur Mémoire des Hommes.

La page poursuit plusieurs objectifs. Il s'agit avant tout de rendre hommage à tous les enfants d'Albertville tombés au champ d'honneur, que leur nom soit ou non inscrit sur un monument. Ce mémorial vise également à recueillir le souhait des ayants droit quant à l'ajout du nom de leur parent, à entrer en contact avec des chercheurs ou des familles susceptibles d'apporter des connaissances nouvelles (compléter les données relatives aux personnes listées, éclairer les raisons de l'absence de certains noms, etc.).

Ce projet participatif ne fait que commencer. Il doit se poursuivre avec la réalisation d'un travail similaire sur les Morts pour la France des autres conflits du XX^e siècle. Selon les résultats obtenus, il pourra aussi aboutir à l'inscription des noms manquants sur les monuments en dur.

En attendant cette date, la plaque de Ferdinand Viallis reste fièrement exposée sur le socle du monument du centre-ville.

Laurence Millers

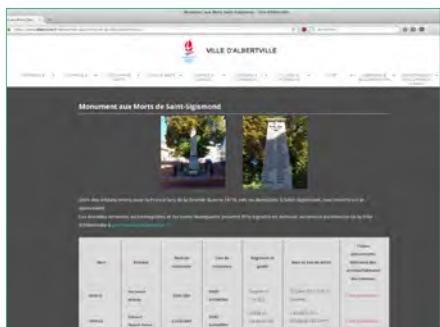


Cérémonie du 11 novembre 2018 en présence de M. Alain Rochat, petit-fils de Ferdinand Viallis, des élus et personnalités.

De gauche à droite : Hervé Gaymard, président du Conseil départemental de la Savoie – Martine Berthet, sénatrice de la Savoie – Alain Rochat – Frédéric Burnier Framboret, maire d'Albertville – Frédéric Loiseau, sous-préfet d'Albertville – Yves Rohart, président de l'Union Fédérale des Anciens Combattants d'Albertville.



Registres des morts pour la Patrie, S.d. AMA.



Monument aux morts virtuel d'Albertville, copie d'écran, 2018.

Ferdinand Viallis, le Poilu à qui l'on doit cette opération

Né le 26 novembre 1872, Ferdinand Viallis quitte jeune sa ville natale d'Albertville pour « monter » à Paris. Il se marie le 18 février 1905 avec une Savoyarde, Louise-Claudine Sallier. Il travaille comme expéditeur dans le grand magasin La Samaritaine, c'est-à-dire qu'il assure les livraisons à domicile. Sa femme, concierge dans un immeuble bourgeois, lui donne deux enfants : Germaine et Yvonne. Elle meurt de la tuberculose en 1916, alors que son mari est au front.

Soldat de la section coloniale d'infirmiers, décoré de la Croix de Guerre, Ferdinand Viallis contracte la grippe espagnole en service commandé. Il meurt pour la France le 27 octobre 1918 aux Souhesmes, près de Verdun. Ses filles, désormais orphelines, sont élevées dans leur famille, d'abord à Albertville puis à Myans.

En décembre 2017, Alain Rochat présente à la Ville d'Albertville une demande pour l'inscription de son grand-père sur le monument aux morts de la commune. Un hommage spécial est rendu à ce soldat injustement oublié à l'occasion de la cérémonie du 11 novembre 2018. Un élève de l'école voisine lit un texte à sa mémoire, tandis qu'une plaque à son nom est placée sur le socle du monument. Alain Rochat participe à la commémoration.



Ferdinand Viallis, S.d. Collection Alain Rochat.

des cathédrales de Savoie au décor changeant

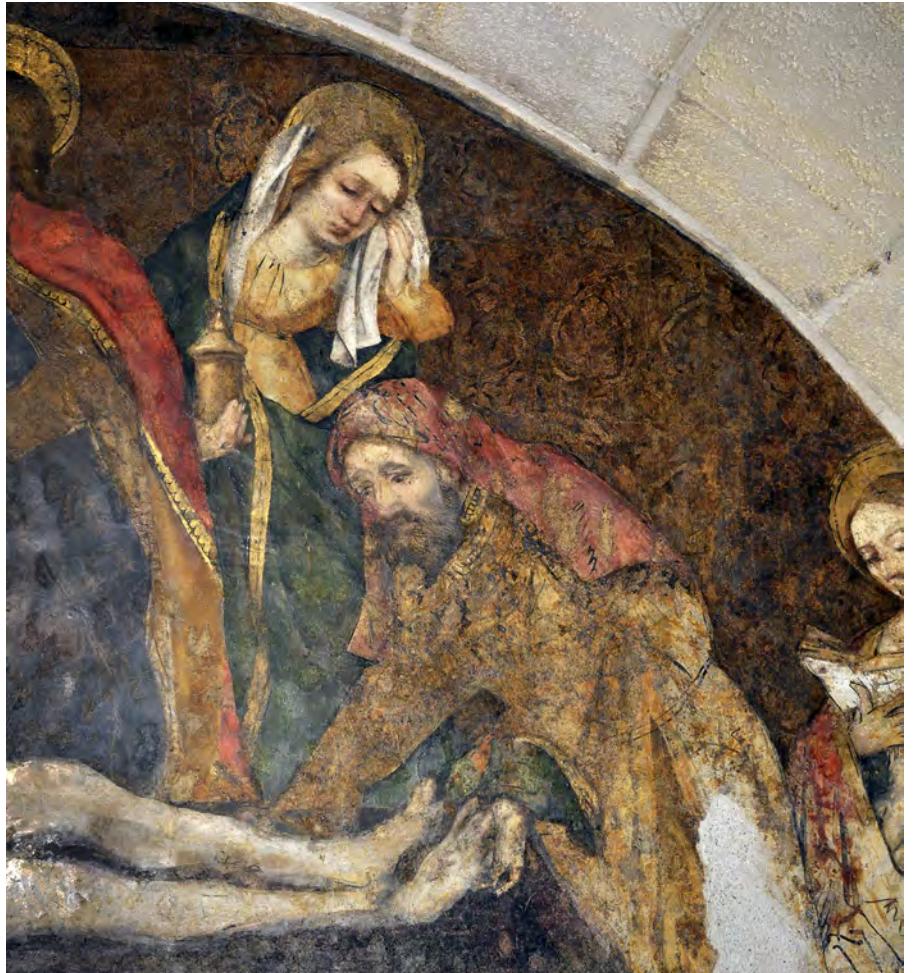
[ci-dessous] Les pèlerins d'Emmaüs, chapiteau, XII^e siècle. Salle des reliques de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste, Saint-Jean-de-Maurienne. Objet classé Monument historique, PM73000703.



**DOSSIER
CATHÉDRALES DE SAVOIE**

L'État est propriétaire des trois cathédrales de Savoie, Chambéry, Moûtiers et Saint-Jean-de-Maurienne, toutes classées au titre des monuments historiques, ainsi que d'une partie des collections d'objets qu'elles renferment. Le ministère de la Culture est chargé de leur conservation et finance, chaque année, des travaux d'entretien et de restauration dont les choix doctrinaux ne sont cependant pas toujours évidents.

Bas-relief restauré, vision de l'agneau dans l'Apocalypse, « Ecce Agnus Dei », XII^e siècle, cathédrale Saint-Jean-Baptiste, Saint-Jean-de-Maurienne. Objet classé Monument historique, PM73000705.



La restauration de monuments historiques est une affaire de choix. Soumis à débats, parfois à des échanges contradictoires, un parti de restauration naît de la prise en compte de multiples facteurs d'aide à la décision qui peut s'avérer, dans certains cas, difficile. Décider du rendu esthétique d'un monument constitue une lourde tâche et une grande responsabilité à la charge de l'administration des monuments historiques. Le bilan des chantiers des cinquante dernières années montre qu'il n'existe aucune systématique dans les choix de restauration. Les connaissances et le regard porté sur l'histoire de l'art et de l'architecture évoluent sans cesse au fil des recherches, tandis qu'apparaissent de nouvelles technologies applicables dans le champ du patrimoine. L'exemple des travaux de restauration entrepris dans les trois cathédrales de Savoie au cours du XX^e siècle illustre parfaitement cela.

Détail de la Mise au tombeau restaurée de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste, Saint-Jean-de-Maurienne. Peinture murale découverte en 1966 sous une mosaïque du XIX^e siècle. Peinture attribuée à Jean de Lonhy, XV^e siècle.

Les décors peints du XIX^e siècle

Les trois cathédrales se situent dans les diocèses historiques de la Savoie, à savoir, la Tarentaise, la Maurienne et Chambéry. Comme pour la plupart des monuments historiques, ces édifices ont subi de nombreux remaniements et transformations liés à leurs fonctions d'usage ou à l'évolution du goût. Leur traitement décoratif a ainsi été impacté au cours du temps, donnant lieu à moult campagnes de décors, et à des travaux de restauration.



Déconstruire le XIX^e :

l'exemple de Saint-Jean-de-Maurienne

À l'aune du culte des monuments historiques du Moyen Âge, le regard du XX^e siècle porté sur le XIX^e a longtemps été assez méprisant. Les choix opérés par l'administration sur certains chantiers des années 1960 sont représentatifs de cette tendance. L'exemple de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste est révélateur à plus d'un titre.

Entre 1960 et 1976, la cathédrale de Saint-Jean-de-Maurienne connaît plusieurs campagnes de travaux dont les interventions portent sur l'aménagement intérieur. L'objectif affiché était de « rétablir l'édifice dans sa sobriété primitive ». À quoi fait-on alors allusion ? Ce sont des sondages réalisés en 1958, à l'origine de la découverte d'une crypte sous le chœur, témoignage de l'église primitive encore en place sous la cathédrale, qui poussent l'administration à engager cet important chantier. La première tranche de travaux s'intéresse au réaménagement du chœur et se poursuit par la « remise en état » de la nef. Ces derniers travaux conduisent notamment à la suppression de la chapelle de Saint-Ayrald qui comportait un retable et la chaise du saint, le démantèlement de l'ancien maître-autel de la cathédrale, la dépose du retable du Sacré-Coeur et la réorganisation du chœur avec ses stalles et boiseries.

Toutes ces modifications ont eu un impact non négligeable sur l'intégrité du monument. Au XIX^e siècle, la cathédrale s'était parée de nouveaux atours bénéficiant d'une restauration soutenue financièrement par le roi Charles-Félix. Les travaux avaient été confiés à l'architecte Ernesto Melano (1792-1867), qui avait notamment œuvré à l'aménagement du porche, pendant que les intérieurs (chœur et voûte de la nef) avaient bénéficié, dès 1831, de l'intervention du peintre fresquistes originaire de Vercelli en Piémont, Casimir Vicario (1803-1849).

Quelles questions s'est-on posées dans les années 1960 quant à l'avenir de ces décors, alors qu'à la même époque émergent les préceptes de restauration auxquels nous sommes encore soumis ? Rappelons ici l'article 11 de la charte de Venise (1964) : « Lorsqu'un édifice comporte plusieurs états superposés, le dégagement d'un état sous-jacent ne se justifie qu'exceptionnellement et à condition que les éléments enlevés ne présentent que peu d'intérêt, que la composition mise au jour constitue un témoignage de haute valeur historique, archéologique ou esthétique, et que son état de conservation soit jugé suffisant. ». La question du « jugement sur la valeur des éléments en question » est posée. Quelle importance accorde-t-on à l'empreinte artistique du XIX^e siècle dans un édifice dont les origines remontent au XI^e siècle ? Le descriptif des travaux réalisés par l'architecte



Le porche néoclassique de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste, Saint-Jean-de-Maurienne.

À gauche, plaque verre fin XIX^e.

Fonds de la Médiathèque du Patrimoine.

en charge du projet donne quelques indices : « les travaux ont consisté à débarrasser les voûtes et les murs des plâtres et stucs, à rétablir les arcades et piliers romans dans une maçonnerie apparente, et à refaire les enduits des murs et voûte à la chaux grasse ». Mais l'avis de l'inspecteur général, encore plus révélateur, donne le ton : « l'enlèvement du décor néo-gothique en plâtre, qui existait dans le chœur, a considérablement amélioré l'aspect de celui-ci ». On est donc loin du précepte de recherche de la préservation des différentes strates du monument.

En dehors du témoignage de quelques photographies et cartes postales anciennes, il ne reste donc plus rien aujourd'hui des décors muraux de Vicario qu'il s'agisse d'architecture feinte peinte, de stucs ou d'huiles sur toile. Les trompe-l'œil d'architecture venaient en effet accompagner et encadrer un cycle peint de huit très grands tableaux représentant les principaux épisodes de la vie de saint Jean-Baptiste¹. Ces toiles au format rectangulaire

Aperçu du décor néogothique de 1890-1891 avec la série des peintures de la Vie de saint Jean-Baptiste de Vicario en place.

Cliché Médéric Mieusement, fin du XIX^e siècle.

Fonds de la Médiathèque du Patrimoine.



très allongé (157 cm de haut par 320 de large), initialement placées sur les murs de la nef, s'intégraient pleinement au programme décoratif.

Suite aux campagnes de travaux des années 1960 et 1970, l'histoire des tableaux a été mouvementée. Ils sont déposés et restaurés dans les années 1980, mais ne sont finalement pas remis en place car correspondant au décor peint « néogothique » que la restauration avait fait disparaître au profit de l'allure supposée de l'édifice de la fin du Moyen Âge. Les toiles sont alors mises en dépôt et stockées hors de la cathédrale. À l'occasion du retour d'atelier d'une toile accidentée suite à de mauvaises manipulations, il est apparu opportun de procéder au ré-accrochage de l'ensemble des tableaux dans la cathédrale, unique solution pour garantir la conservation et la mise en valeur de toiles de grand format. En l'absence du cadre décoratif originel, la question s'est posée du positionnement d'accrochage des œuvres. Il a ainsi été proposé de les repositionner à leurs emplacements initiaux à une hauteur importante, s'aidant pour cela des documents d'archives et photographies anciennes. Les tableaux ont donc retrouvé leur place, après une longue absence, en 2015.

À l'heure où les musées et les galeries d'art s'interrogent et rejettent de plus en plus le concept d'exposition du « white cube »², on ne peut s'empêcher de penser que l'accrochage des toiles de Vicario dans la cathédrale de Saint-Jean-de-Maurienne semble s'en approcher.

La nef aujourd'hui après la réinstallation des huit peintures de Vicario, seuls vestiges du décor des années 1820-1830.





La cathédrale Saint-François de Sales, Chambéry au début du XIX^e siècle. Gouache de Joseph Massotti. Coll. départementales, Musée Savoisien.



Vue de la façade à la fin du XIX^e siècle. Photographie Fonds de la Médiathèque du Patrimoine.



Détail du portail après restauration.

Sacraliser le XIX^e : la cathédrale de Chambéry

Tandis que l'on s'évertue à effacer les traces du décor «néo-gothique» à Saint-Jean-de-Maurienne, une autre option est envisagée à Chambéry. Les deux décors muraux de ces cathédrales sont de la main du même artiste, réalisés de façon parfaitement contemporaine, et sont traités à la même période, dans les années 1960. Tout pousse donc à la comparaison, d'autant que les options choisies s'opposent radicalement du fait d'un contexte différent.

La cathédrale Saint-François-de-Sales trouve ses origines dans la construction d'une église entre 1418 et 1430 associée au couvent des Franciscains. Il faut attendre la fin du XVIII^e siècle avec la création du diocèse de Chambéry (1779) pour voir l'édifice érigé en cathédrale. Le XIX^e siècle est marqué par des travaux de restauration dans le monument dont d'importantes commandes et campagnes de décor. Les peintures en trompe-l'œil du chœur sont réalisées dès 1809 par le peintre milanais Fabrizio Sevesi (1773-1837). L'année 1833 marque ensuite l'engagement du marché passé

entre Casimir Vicario et le conseil de fabrique de la Métropole de Chambéry pour exécuter les peintures «à la fresque» des intérieurs de la cathédrale (nef et voûtes) selon le projet dressé par Melano³. Le rôle du décor peint est important tant l'édifice manque cruellement d'ornement : la nef ne comporte en effet ni chapiteau ni sculpture. L'ensemble du décor peint subit par la suite quelques modifications dont plusieurs repeints dans les années 1880-1890.

Le chantier de restauration des intérieurs de la cathédrale est entrepris en 1958. L'état de conservation des peintures semble préoccupant au vu des altérations constatées (disparition et pulvérisation d'enduit par endroits, déplacements ou mauvais vieillissement des repeints de la fin XIX^e). Après réalisation de multiples sondages, le choix de traitement se porte finalement sur une restauration conservant les décors de Vicario dans la nef et permettant de redécouvrir et restaurer les peintures de Sevesi dans le chœur.

C'est ainsi qu'en l'absence de traces de décor plus ancien ou présent mais dans un très mauvais état de conservation, le travail des peintres du XIX^e siècle, jugé de bien meilleure facture que les repeints et adjonctions tardives a, dans le cas qui nous occupe, été valorisé. L'administration des monuments historiques a donc fait le choix de conserver ces décors, d'autant plus intéressants qu'ils constituent un témoignage bien préservé des peintures néo-gothiques en grisaille, typiques en Savoie. Ces travaux seront repris et confortés dans les années 1990.

Malheureusement, le sort réservé au décor de Vicario peint sur la façade occidentale du monument en 1835 avait déjà été réglé en 1898. La composition peinte en trompe-l'œil figurant une statue de saint François de Sales, figure titulaire de la cathédrale, cantonnée de deux fleurons sous une arcature trilobée est alors supprimée pour revenir aux vestiges des deux niches d'origine. Lorsque le projet de restauration des façades est lancé au début des années 1990, la question de restitution du décor de Vicario sur le tympan émerge et oppose les principaux acteurs du chantier. Cette option de recréation de décor, à partir d'une documentation peu lisible et mal exploitable, n'est finalement pas retenue.



Intérieur de la cathédrale Saint-François-de-Sales, Chambéry, avec le grand décor Troubadour de Vicario.



Détails du décor sculpté de la façade de la cathédrale Saint-François-de-Sales, Chambéry, avant et après restauration.

Les décors de Vicario sont donc bien sauvegardés et préservés à la cathédrale de Chambéry en tant que témoignage d'une des plus vastes réalisations de l'artiste en Savoie. Précisons ici que les responsables et décideurs des travaux pour Chambéry et pour Saint-Jean-de-Maurienne dans les années 1960 étaient les mêmes. Même si le contexte et la problématique en matière de traitement des décors propres à Chambéry différaient totalement de ceux de Saint-Jean-de-Maurienne, il est tout de même intéressant de noter cette variabilité de jugement de valeur porté sur la production d'un même artiste, Vicario.

Restituer le XIX^e :

le décor de la cathédrale de Moûtiers

Un troisième cas de figure peut être abordé avec la dernière cathédrale savoyarde qu'il nous reste à étudier. Située en Tarentaise, Moûtiers est le diocèse le plus anciennement fondé en Savoie. Ses origines remontent en effet au V^e siècle. Là encore, on note l'intervention du peintre Vicario qui œuvre sur place dès 1829 et offre ainsi sa première intervention de décorateur attestée en Savoie. Comme pour les autres cathédrales, son travail s'inscrit dans le cadre de la restauration de l'édifice envisagée à partir de 1827 dans un contexte marqué par le rétablissement du diocèse de Tarentaise (1826). On retrouve à nouveau l'équipe de l'architecte Melano⁴ associée au peintre.

On sait peu de choses sur ces peintures malgré l'existence de quelques documents d'archives. Le peintre entame cette réalisation par l'exécution de quatre personnages en médaillons dans les pendentifs de la coupole, complétés par des scènes de la vie de saint Pierre et saint Paul dans le chœur, le reste du décor relevant de motifs décoratifs et/ou géométriques (caissons avec rosaces).



À gauche : la cathédrale Saint-Pierre, Moûtiers, à la fin du XIX^e siècle. Photographie fonds Médiathèque du Patrimoine.

En bas à gauche : le porche aujourd'hui.

Détail de la coupole de la cathédrale Saint-Pierre, Moûtiers, après restauration.





Vue de la nef de la cathédrale Saint-Pierre, Moutiers, à la fin du XIX^e siècle. Photographie fonds de la Médiathèque du Patrimoine.



La nef après restauration.

La qualité des peintures était déjà signalée en 1829 dans *Le Journal de Savoie* comme méritant « l'attention des connaisseurs ». Les intérieurs sont remaniés à plusieurs reprises⁵, faisant l'objet de nombreuses interventions plus ou moins poussées, modifiant les décors initialement conçus par Vicario.

Les travaux sur les intérieurs de 1958 avaient fait disparaître les décors anciens de la nef sous une couche de peinture vinylique monochrome beige. Plus tard, entre 1989 et 1992, une première phase d'intervention touchant la croisée du transept, le chœur et l'abside avait consisté en la restauration du décor fin XIX^e: la coupole et le lanternon dans leur état de 1901 et le chœur dans son état de 1882. Après ces campagnes de travaux, la question s'est posée de poursuivre le traitement du décor de l'ensemble de l'édifice. Plusieurs hypothèses émergent. Le fruit de cette réflexion aboutit au choix de retenir le décor 1830-1850 comme fil conducteur de reprise de l'ensemble des murs, voûtes, piliers de la nef et bas-côtés de l'église, et ce malgré un manque de cohérence de l'état de présentation. Ce décor, le plus ancien, semble en effet le mieux conservé et le mieux documenté. Au vu de son état trop lacunaire pour être restauré, on décide de le reconstituer en le restituant sur la couche de peinture de 1958. Les travaux ont été achevés en 2012.

L'état des décors intérieurs dans lequel se présente aujourd'hui la cathédrale de Moutiers correspond, selon les préceptes de Viollet-le-Duc⁶, à un état qui n'a jamais existé à un moment donné. D'ouest en est, on passe successivement d'un décor de 1850 à un état de 1901 en passant par un état 1882. Le dilemme auquel s'est confrontée l'administration a été de redonner un aspect satisfaisant « originel » au décor de cet édifice sans qu'il ait pour autant existé.

En haut: la Mise au tombeau dans les années 1960. Fonds de la Médiathèque du Patrimoine.

Ci-contre: présentation avant la restauration de 2013.

Trois cathédrales, trois décors peints contemporains et trois solutions différentes adoptées pour restaurer les intérieurs. Ces décisions ont eu un impact important sur les monuments et conditionnent encore de nos jours le regard porté par les contemporains sur ces édifices. Chacun des cas ici étudiés est lié à un contexte particulier, évolution de la déontologie de la conservation-restauration, état de conservation des peintures, techniques de restauration, etc. Il est donc aujourd'hui très difficile de juger le travail de nos prédécesseurs sans en connaître parfaitement les circonstances et conditions d'exercice.

Quand la muséographie entre dans les cathédrales

Lorsque l'on parle de muséographie dans les cathédrales, on pense en premier lieu à la notion de « trésor », lieu d'exposition d'objets précieux ou à caractère historique, attachés à l'édifice⁷. Pourtant, l'administration recourt de plus en plus aux méthodes et moyens employés pour la mise en valeur des œuvres dans les musées. Deux exemples récents de travaux dans les cathédrales de Moutiers et de Saint-Jean-de-Maurienne montrent en quoi la contribution de ces techniques de présentation des objets d'art des cathédrales permet une mise en valeur dans le respect de l'activité culturelle.



Le groupe sculpté de la Mise au tombeau de Moutiers

La Mise au tombeau de la cathédrale de Moutiers se compose de six statues de bois, sculptées en ronde-bosse, évidées à l'arrière. Probablement datées du XVI^e siècle, ces statues étaient à l'origine destinées à être adossées à un mur. Ce groupe statuaire est localisé dans la cathédrale en 1911, date de son classement. Il semble avoir été stocké à l'étage du transept sud avant 1939, disparaître un temps, avant de réapparaître dans les années 1950. L'intérêt historique et la qualité de cet ensemble





Salle des reliques de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste, Saint-Jean-de-Maurienne. Nouvelle présentation des chapiteaux du 2^e quart du XII^e siècle, traitement de conservation-restauration 2015-2016.

Réinstallation des peintures du cycle de la Vie de saint Jean-Baptiste de Vicario dans la nef en 2014.

Objets mobiliers inscrits – PM73000 2278 à 2285.

sont alors soulevés et entraînent une campagne de restauration dans les années 1970, permettant la redécouverte de la polychromie d'origine. En 2015, la Mise au tombeau présente des dégradations dues pour l'essentiel à une attaque d'insectes xylophages. Outre un traitement de désinsectisation entrepris en 2015-2016, des travaux de conservation-restauration ont permis la dépose des comblements disgracieux et le nettoyage de la polychromie.

La présentation du groupe sculpté remontait aux années 1970. Situé dans l'alcôve sous la tribune nord, il était installé sur une estrade en bois, le Christ reposant sur un lourd socle de bois représentant le tombeau. Le positionnement des personnages n'était, par ailleurs, pas satisfaisant. Une intervention d'aménagement a donc été proposée, prévoyant la dépose de l'estrade et du caisson de bois afin de proposer un espace de présentation plus optimal et adapté à la conservation des œuvres ainsi qu'une solution plus esthétique pour évoquer le tombeau. Le système d'éclairage a également été repensé par le choix d'un nouveau matériel visant à respecter les conditions nécessaires à la conservation des sculptures, dans une perspective de mise en valeur.

Grâce à l'apport des techniques de muséographie, un parti de présentation contemporain a donc été adopté pour cet ensemble. Un socle aérien constitué d'un piétement en plexiglas sous un support de bois au gabarit du Christ est venu

remplacer le caisson massif en bois. L'emplacement des statues a été étudié au plus près de la gestuelle des personnages. Le résultat remet aujourd'hui en pleine lumière la qualité de cet ensemble sculpté.

La salle des reliques de Saint-Jean-de-Maurienne

La salle des reliques située au-dessus de la chapelle Sainte-Thècle de la cathédrale, parfois appelée salle du trésor, conserve un ensemble d'objets mobiliers de grande qualité. Dans un double objectif de mettre en valeur cette pièce et de lui redonner tout le lustre lié à sa fonction première de culte aux reliques des doigts de saint Jean-Baptiste, un travail de restauration a été entamé en 2015.

Au centre de la salle, se trouvaient auparavant deux chapiteaux, datés du deuxième quart du XII^e siècle, retrouvés comme matériaux de remplissage dans l'édifice. Ils proviendraient d'un premier cloître de la cathédrale ou de l'église toute proche, l'église Notre-Dame. Après leur découverte, ils avaient été présentés sur des socles en calcaire monolithe disproportionnés installés au centre de la salle dont ils contraignaient l'utilisation. Très encrassés, les chapiteaux ont bénéficié d'un traitement de conservation-restauration en 2015-2016. Parallèlement à cette opération, une réflexion a été menée pour revaloriser la salle en proposant un système de sécurisation-présentation plus esthétique des chapiteaux sur de nouveaux socles permettant une vision à 360°, l'implantation

la plus satisfaisante se situant de part et d'autre de la baie de la salle. Là encore, le recours à des équipements muséographiques a permis de proposer un soclage en tôle d'acier peint, en forme de fût de colonne adaptée aux dimensions des chapiteaux. La nouvelle disposition des socles permet aujourd'hui d'avoir une meilleure vision des objets et de tirer parti du volume de la salle. D'autres interventions ont été menées en parallèle, à l'instar de la conservation-restauration des portes du placard aux reliques. Cette paire de doubles vantaux cintrés en partie supérieure, peints sur bois sur deux faces, attribuée à l'atelier piémontais au nom de convention de « Maître de Lusernetta », datée du 2^e quart du XV^e siècle, a pu bénéficier de multiples interventions tant sur le support que sur la couche picturale ou les ferrures.

L'ensemble de ces opérations a permis au clergé de se réapproprier les lieux et redonner à cet espace toute sa valeur d'usage.

Sophie Omère

Notes

1. Le peintre a choisi de figurer la circoncision, saint Jean-Baptiste avec l'agneau, la prédication, saint Jean-Baptiste interrogé par les Pharisiens, le baptême du Christ, saint Jean-Baptiste devant Hérode, la décollation et la présentation des reliques par sainte Thècle.
2. Il s'agit d'un dispositif scénique dont la caractéristique est de neutraliser l'espace d'exposition par le biais d'une couleur blanche mate appliquée aux murs et un système d'éclairage homogène plafonnant.
3. Contrat du 28 janvier 1733.
4. Il est accompagné d'un autre architecte, du nom de Sogno.
5. Les principales interventions datent de 1830-1850, 1882, 1901-1904, 1920 et 1958.
6. On fait alors référence à la phrase célèbre « Restaurer un édifice, ce n'est pas l'entretenir, le réparer ou le refaire, c'est le rétablir dans un état complet qui peut n'avoir jamais existé à un moment donné ».
7. On compte, dans les trésors, des objets allant du domaine de l'orfèvrerie, calices, ciboires, patènes, à la décoration de l'édifice, bannières, statues, tableaux, en passant par les vêtements servant à la célébration du culte, les ornements liturgiques.

Nouvelle présentation de *La Mise au tombeau* après restauration, cathédrale Saint-Pierre, Moûtiers.



divin Bourget !

un lieu de culte de la période romaine immergé dans les eaux du lac



ARCHÉOLOGIE

Les recherches archéologiques menées ces dernières années dans les eaux du lac du Bourget ont permis d'identifier un lieu de culte du II^e siècle ap. J.-C.

L'étude des vestiges permet de restituer des pratiques culturelles et de s'interroger sur la présence d'une divinité ayant autorité sur l'étendue d'eau.

Fig. 2. Le relevé des bois et des objets permet de dresser le plan du site, mais surtout de comprendre son fonctionnement.

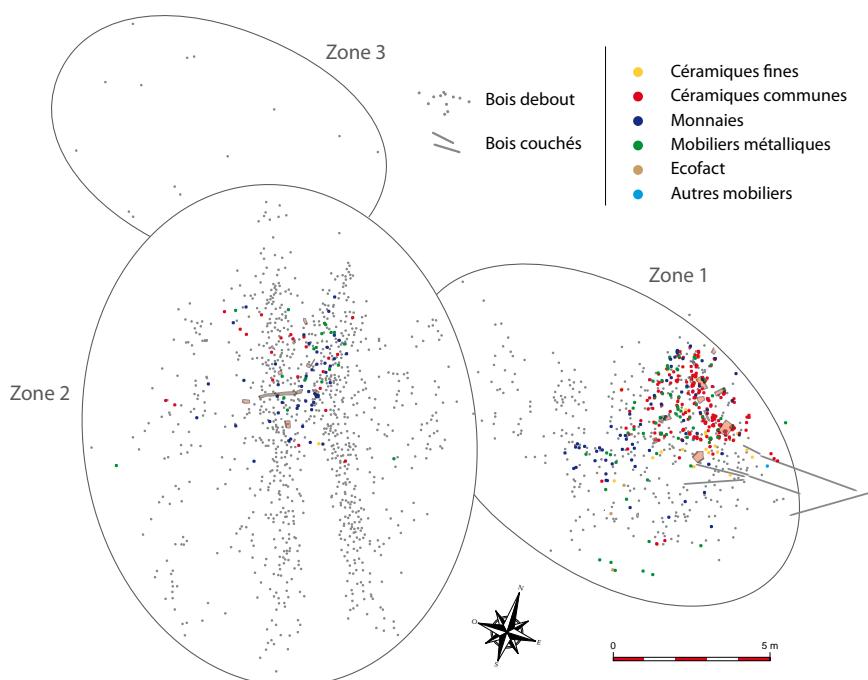


Fig. 1. Le site subaquatique se compose de piquets ou de petits pieux plantés dans les sédiments, entre lesquels se trouve le matériel archéologique.



Une découverte et des recherches récentes

Le site est localisé dans la partie nord du lac du Bourget, à proximité de l'embouchure de la Savière, son exutoire. Il se trouve sur l'emprise lacustre de la commune de Conjux, à 3,5 m de profondeur. C'est en 2000, lors des prospections réalisées dans le cadre de l'inventaire des sites lacustres des lacs savoyards, qu'il a été découvert [cf. encadré]. Entre 2011 et 2015, des campagnes de fouilles archéologiques ont été réalisées afin

non seulement de dresser le plan du site mais aussi de documenter et de prélever l'ensemble des vestiges présents. Leur étude a occupé les années suivantes et est en cours d'achèvement.

Ces vestiges couvrent une surface d'environ 400 m². Il s'agit principalement de piquets ou de petits pieux, dans l'environnement desquels une multitude d'objets ont été identifiés [fig. 1 et 2]. Leur étude a permis de les interpréter comme les témoins de pratiques culturelles datant de la période romaine.

Les bois du site

Plus de 1400 bois ont été topographiés et plusieurs centaines ont été prélevées pour étude et analyse. Il s'agit principalement de petits baliveaux de chêne, plantés dans les sédiments du lac. Certains pieux couchés, très bien conservés, permettent de restituer la forme que pouvaient avoir ces bois en élévation, à savoir de grandes perches pouvant s'apparenter à des mâts [fig. 3]. Grâce à la présence du dernier cerne de croissance et de l'écorce sur les bois prélevés, il est possible de les dater à l'année et à la saison près. Ils ont été implantés entre 123 et 186 ap. J.-C. L'observation de leur répartition spatiale permet de suivre l'évolution chronologique du développement du site.

Les mobiliers

De nombreux objets et restes organiques (noix, os, etc.) se trouvaient entre les bois. Ils ont aussi été prélevés pour étude. Les céramiques sont les plus abondantes et se composent de nombreux récipients complets, tandis que d'autres sont fragmentaires ou portent des marques de mutilations volontaires. De nombreuses monnaies



[à droite] Fig. 4. Petit numéraire de bronze découvert sur le site à l'occasion des recherches archéologiques.



étaient également présentes [fig. 4]. Il s'agit d'un petit numéraire de bronze, essentiellement des empereurs de la dynastie des Antonins (II^e siècle ap. J.-C.). À ces pièces s'ajoutent d'autres objets complets en métal comme un style, des clochettes en bronze et des couteaux en fer. Ces instruments étaient associés à des ossements animaux sur lesquels ont été observées des traces de découpes et de passage sur le feu. Une grande partie des objets sera prochainement intégrée dans le futur parcours de visite du Musée Savoisien.

Les interprétations

Les datations sont convergentes, qu'il s'agisse des bois, ou de la majeure partie des objets découverts. Les données chronologiques permettent d'établir que ce site est principalement fréquenté au cours du II^e siècle ap. J.-C. D'autres éléments, notamment certaines monnaies, attestent que le site reste fréquenté au III^e siècle, peut-être même jusqu'au début du IV^e siècle ap. J.-C.

Tout au long de cette période, le site faisait office de lieu de culte. En effet, l'étude des mobiliers prélevés présente de nombreuses analogies avec les éléments fréquemment découverts au sein de sanctuaires. L'observation des vestiges *in situ* permet de les interpréter comme les témoins de pratiques culturelles (offrandes, sacrifices, etc.). Certaines de ces pratiques restent méconnues: la découverte d'une pièce fichée à l'intérieur d'un piquet en aulne constitue un exemple unique de pratique associant des monnaies à des bois [fig. 5].

Fig. 3. Exemple de bois couchés (3,77 m). La conservation de ces éléments atterrés permet de restituer l'élévation des autres bois dont seules les parties inférieures sont conservées.

Quant à l'origine de l'existence même de ce lieu de culte, elle peut être recherchée dans l'environnement lacustre du site. L'importante étendue de la nappe d'eau, sa très grande profondeur, mais aussi les importantes variations saisonnières du niveau du lac [fig. 6], tout comme l'étonnante inversion saisonnière du cours de la Savière pourrait également expliquer l'implantation d'un lieu de culte à cet endroit.

Bilan et perspectives

Pour conclure, l'étude de ce site archéologique permet d'interroger le rapport d'une communauté à son environnement, ainsi que les réponses apportées en fonction de ses caractéristiques physiques et de ses transformations. En cela, cette étude fait écho à des préoccupations qui ne sont pas si éloignées de celles qui animent nos sociétés occidentales contemporaines.

L'absence de parallèles archéologiques directs atteste qu'il s'agit d'un site exceptionnel, non seulement par sa rareté et sa qualité de préservation, mais aussi car il témoigne d'un type de lieu de culte et de pratiques rituelles largement méconnus. Une divinité était assurément l'objet de ce culte.

Toutefois, au terme de cette étude, de nombreuses questions restent en suspens. Quelle était la communauté concernée par ce culte? Comment s'organisaient les cérémonies? Quelle pouvait être l'identité de cette divinité? Avait-elle autorité sur le site et ses abords ou bien sur l'ensemble du lac du Bourget? Certaines de ces questions resteront très vraisemblablement sans réponse, mais une réflexion élargie à d'autres sites lacustres de la cité des Allobroges pourrait permettre d'apporter de nouveaux éléments de réflexion [cf. encadré].

Sébastien Nieloud-Muller

Fig. 6. L'exceptionnel miroir d'eau du lac du Bourget vue depuis l'emplacement du site.



L'importance des gisements lacustres des périodes historiques

La reconnaissance scientifique et patrimoniale des sites lacustres des périodes préhistoriques est bien connue depuis l'engouement qui a suivi leur découverte au milieu du XIX^e siècle jusqu'à leur protection au titre du Patrimoine Mondial de l'Humanité par l'UNESCO.

Les prospections récentes menées dans les lacs savoyards (sous la direction d'André Marguet) ont également révélé un grand nombre de gisements des périodes historiques (de l'âge du Fer à nos jours). Largement méconnus par le passé, ces vestiges offrent un fort potentiel et de nombreuses perspectives d'étude. L'examen de ces sites a débuté en se concentrant sur la période romaine, d'abord par l'étude du site de Conjux (cf. page précédente). Il s'est prolongé d'une part par une réflexion sur les installations portuaires, et d'autre part sur les traces de l'Antiquité identifiées dans l'environnement du lac d'Aiguebelette.



Fig. 5. Monnaie fichée à l'intérieur d'un piquet.

fouille d'une nécropole gauloise à Lanslevillard- Sous l'église

Qui étaient ces populations installées en Haute Maurienne à la Protohistoire (âges du Bronze et du Fer) ? Pourquoi leur culture matérielle se distingue-t-elle des découvertes réalisées en basse vallée à la période gauloise ? Où étaient les habitations, alors que l'on ne retrouve souvent que les tombes ? Depuis quand l'emplacement actuel du bourg a-t-il été occupé ? Quels étaient le rôle et l'importance de points de passage comme les cols Clappier ou de l'Autaret ?



ARCHÉOLOGIE



Une fibule en bronze datée entre 70 et 30 avant J.-C. trouvée sur l'épaule de l'individu inhumé dans la sépulture 9.



Détail d'un tissage de fibres conservé par la corrosion du métal.

Voilà de nombreuses questions auxquelles seule l'archéologie peut répondre à des périodes où les traces écrites sont très rares. C'est le but du chantier de fouilles programmées lancé par le Département de la Savoie à Lanslevillard en 2018 suite à la découverte de squelettes le long du chemin d'accès pour les travaux du cimetière communal.

En effet, Lanslevillard est probablement la commune la plus riche de Maurienne du point de vue de l'archéologie. De nombreuses découvertes ont été réalisées sur son territoire depuis le XIX^e siècle mais malheureusement très peu ont pu être étudiées par des archéologues. On doit toutefois à l'action de René Chemin de nombreuses observations sur le secteur depuis 1971 et une vigilance particulière aux travaux impactant le sous-sol. Toutes les périodes depuis le Néolithique y sont

représentées et des roches gravées en grand nombre ont été identifiées sur son territoire.

Parmi ces découvertes, de nombreuses sépultures des périodes gauloise et romaine se situent au niveau du bourg sur chaque rive de l'Arc aux lieux-dits *l'Adroit* et *l'Envers*. Localement, la mémoire est encore bien présente de tombes sous lauzes livrant des bracelets, fibules et autres objets lors de la reconstruction du village après-guerre. Malgré la perte irrémédiable du contexte d'enfouissement de ces sépultures, ce mobilier éparpillé entre Lyon, Aix-les-Bains, Chambéry, Saint-Jean-de-Maurienne et la commune mériterait d'être réétudié dans son ensemble.

Les seules découvertes gauloises étudiées en fouille par des spécialistes sont issues de la fouille d'urgence menée par C. Bellon en 1997 sous la RN 202 au lieu-dit l'Adroit. Cette opération a

notamment mis au jour trois tombes de la fin de la période gauloise (second âge du Fer, La Tène D1). L'étude précise les observations ponctuelles effectuées lors des trouvailles précédentes attribuables au second âge du Fer sur la commune : des inhumations en coffre de lauzes orientées est-ouest, la présence exclusive de l'inhumation comme rite funéraire alors même que la crémation domine alors en Gaule ; un mobilier funéraire aux influences essentiellement tournées vers les vallées alpines et le Piémont et distinct des découvertes des Préalpes et de la vallée du Rhône.

Les chercheurs s'interrogent sur la localisation des habitats du second âge du Fer et proposent l'hypothèse du relief rocheux situé en rive gauche de l'Arc à proximité de la zone funéraire « Sous l'école » découverte en 1980 lors de travaux.



[ci-dessus] Coupelle formée du pied annulaire d'un récipient recyclé à l'envers.

[à droite] La fouille de juillet 2018.



Vue zénithale du squelette dégagé.



La couverture en lauzes de la sépulture 27.

Les chantiers

Les travaux de 2016 ont précisément concerné ce secteur, un replat situé en contrebas de la chapelle Saint-Sébastien (XV^e siècle), occasionnant la découverte d'une troisième zone funéraire. Un sauvetage urgent réalisé par la Conservation départementale du patrimoine a tout d'abord révélé neuf structures funéraires sur un périmètre restreint de 16 m². Grâce au soutien de l'Association départementale pour l'archéologie en Savoie (ADRAS), l'anthropologue funéraire Aurélie André est intervenue pour la fouille et l'étude taphonomique (le déplacement et l'évolution des restes après l'enfouissement) des premières tombes. Les structures suivantes ont été étudiées durant la phase post-fouille sur la base de l'ensemble de la documentation (dessins, fiches, photos, topographie).

À la suite de premiers résultats encourageants, une fouille programmée – c'est-à-dire motivée par la connaissance et non par des travaux – est lancée par le Département de la Savoie en juillet 2018. Cette opération a bénéficié de la bienveillance de la commune, du soutien technique et humain du service départemental des routes et de l'implication de plusieurs bénévoles. Elle a été financée par le Département et le ministère de la Culture avec pour objectif de mieux connaître l'étendue et l'organisation de cet espace funéraire, les périodes et les rites funéraires représentés.

À titre expérimental, une couverture géophysique (imagerie de la nature du sous-sol depuis la surface) a été réalisée par radar. Cette méthode, choisie en fonction de la nature du terrain et des vestiges recherchés, n'a fourni qu'une lecture partielle ne permettant pas de délimiter la nécropole. Toutefois, des indications précieuses ont été enregistrées sur la profondeur du sol rocheux, mettant en lumière les zones où il y a suffisamment de terre pour installer des sépultures. En parallèle, une modélisation de la surface du sol avant la fouille a été réalisée par photogrammétrie. Des sondages ont ensuite été réalisés sous la forme de grandes tranchées s'arrêtant en profondeur sur le niveau d'apparition des vestiges. Cette stratégie a permis d'établir que la nécropole occupe au minimum tout le replat au sud des vestiges repérés en 2016.

Les vestiges

La nature des trente et une structures funéraires repérées est diverse : sépultures en coffre de lauzes, à parement interne sans couvercle, en pleine terre, dépôts secondaires, crémation. À ce jour, seules six sépultures ont été intégralement fouillées, les autres

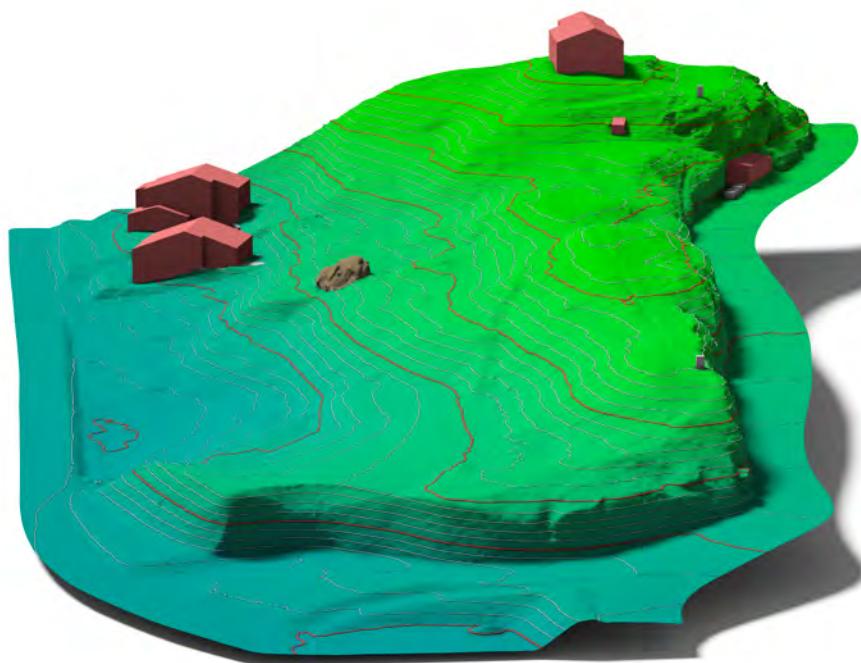
vestiges archéologiques étant soigneusement documentés dans leur état de découverte en vue d'études futures et protégés lors du rebouchage. Plusieurs ensembles se dessinent à l'intérieur de la zone funéraire. Trois sépultures, orientées tête à l'est, présentent une architecture en coffre de lauzes pour les parois et la couverture. Elles ont livré un peu de mobilier céramique et métallique qui les rattache à la période de La Tène D2 (entre 70 et 30 avant J.-C.). Situées côte à côte le long du chemin, elles se rapprochent par leur architecture et leurs dimensions d'au moins cinq autres repérées en surface lors des sondages 2018. Un autre ensemble est constitué d'inhumations sans mobilier associé ni couverture mais dont les parois internes sont délimitées par des blocs organisés. Les défunts sont inhumés tête à l'ouest et la position du corps indique l'éventualité d'un tissu ou d'un coffrage en bois. Une tombe de ce type découverte au-dessus d'une tombe en coffre de lauze indique clairement qu'elle n'appartient pas à la même période. Les analyses au Carbone 14 des squelettes permettront de les dater prochainement. Un troisième ensemble est constitué d'inhumations en pleine terre. La position du corps, son orientation tête à l'ouest et l'absence de mobilier le rapproche de l'ensemble précédent. Enfin, deux autres types de vestiges n'ont pas encore été fouillés : les dépôts secondaires et l'unique crémation repérée dans les sondages.

Un sol de l'âge du Bronze

Un apport essentiel et encore inexploité de cette fouille est l'identification d'un niveau de sol le quel des fragments de céramiques attribuables à l'âge du Bronze sont posés à plat. L'étude typologique devrait en préciser la chronologie. Ce niveau a été repéré en plusieurs points et pourrait être associé à des trous de poteaux et à un foyer identifié en limite de fouille. Il faudra attendre une prochaine campagne afin d'en savoir plus sur ce qui ressemble à un niveau d'habitat de la fin de l'âge du Bronze. L'intérêt du site, qui trouve des points de comparaisons dans les nécropoles du Piémont, dans les Hautes Alpes, en Val d'Aoste et jusqu'en Valais suisse n'est plus à démontrer. La poursuite de l'étude et de prochaines campagnes de fouilles devraient apporter quelques réponses aux questions encore en suspens.

*Clément Mani
avec le concours d'Aurélie André et René Chemin*

Modèle numérique en trois dimensions de la surface avant fouille réalisé par Olivier Veissière.



les Alpes dans l'antiquité XV^e colloque international

la notion de territoire dans les Alpes,
de la Préhistoire au Moyen Âge
Saint-Gervais, Haute-Savoie, 2018

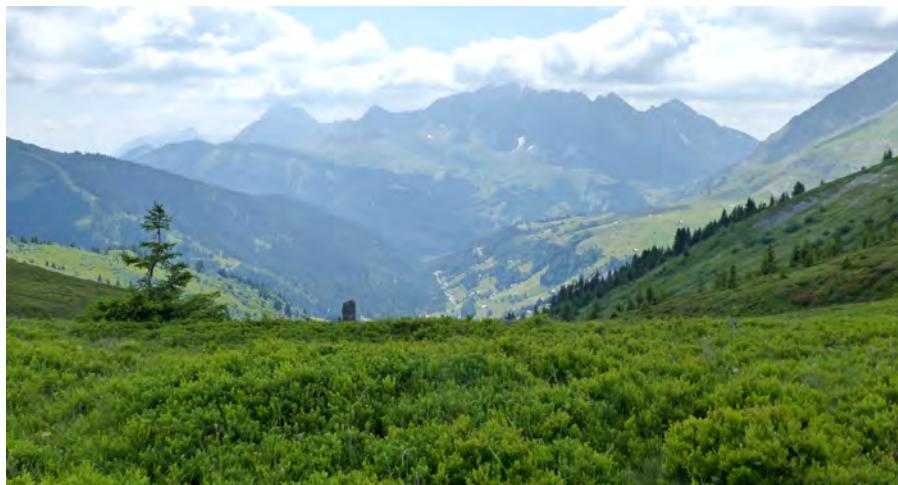


ARCHÉOLOGIE



Le visuel du colloque présente la borne du col de Jaillet (1723 m), l'une des bornes jalonnant la frontière implantée en 74 après J.-C par l'empereur Vespasien entre les Viennois et les Ceutrons, entre le Mont Buet et Tours-en-Savoie.

La borne romaine du col de l'Avenaz (1929 m) limitant les territoires des Ceutrons et des Viennois entre la vallée de l'Arve et le massif des Aravis.



Un comité scientifique composé d'archéologues français, suisses et italiens, réunis sous l'impulsion de la « Société Valdôtaine de Préhistoire et d'Archéologie » (SVAPA) propose tous les trois ans un colloque international sur les Alpes dans l'Antiquité, de la Préhistoire au Moyen Âge. Chaque colloque développe une problématique particulière de l'histoire de l'homme dans les Alpes et se déroule alternativement dans chacun des trois pays hôtes.

On considère que le premier *Colloque international sur les Alpes dans l'Antiquité* a eu lieu à Bourg-en-Bresse en 1969, même si certaines rencontres l'avaient déjà précédé.

En 1982, il fut décidé que les colloques se tiendraient en alternance en Suisse, en France et en Val d'Aoste, que leur secrétariat serait assuré par la Société Valdôtaine de Préhistoire et d'Archéologie (SVaPA) et qu'enfin, cette dernière en publierait les actes.

Il faut rendre hommage à cette Société et surtout à son président Damien Daudry pour avoir assuré cette belle continuité et avoir su, au fil des changements, garder l'attention et le soutien des autorités de la région autonome de la Vallée d'Aoste.

En effet, initiés depuis cinquante ans, les colloques ne se sont jamais interrompus et, à la suite de chacun d'eux, la Société assure la publication des actes avec une grande régularité et pour le plus grand intérêt des archéologues et du public amateur.

Les communications sont ainsi disponibles dès l'année suivant leur présentation ce qui constitue un avantage significatif pour la diffusion de l'avancement des recherches et la transmission des connaissances.

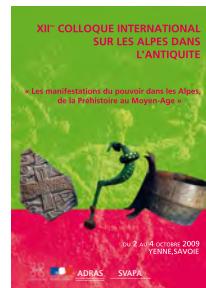
Par ailleurs, un des grands avantages de ces colloques, apprécié de tous, est leur aspect diachronique qui permet de réunir des spécialistes de différentes périodes et pour chacun d'avoir accès directement aux recherches de collègues travaillant sur d'autres époques.

Pour les derniers colloques, après Yenne (Savoie) en 2009, dont le thème était « *Les manifestations du pouvoir dans les Alpes* », il y eut Brusson (Val d'Aoste) en 2012, « *Le travail dans les Alpes, exploitation des ressources naturelles et activités anthropiques* », et Evolène (Valais) en 2015, « *Archeologia del movimento. Circulation des hommes et des biens dans les Alpes* ».

En 2018, il revenait de nouveau aux Alpes françaises d'organiser ce colloque et la Haute-Savoie a été choisie par le comité scientifique.

Le colloque de Saint-Gervais

Du 12 au 14 octobre 2018, ce fut donc de nouveau au tour de la Haute-Savoie d'accueillir le XV^e colloque, 29 ans après le VI^e qui s'était tenu à Annecy en 1989. Pour diverses raisons – situation au plein cœur du massif du Mont-Blanc, intérêt porté par la commune à son patrimoine archéologique, valorisation exemplaire de son patrimoine monumental (fortifié et religieux), présence de divers musées et lieux d'exposition mais également d'un lieu idéal pour le colloque et de nombreux hébergements – il est apparu à Joël Serralongue, chargé de l'organisation de ce colloque par la SVaPA, que Saint-Gervais serait le refuge idéal pour ces échanges. Une fois cette proposition accueillie chaleureusement par le maire, Jean-Marc Peilleux, et son équipe, il ne restait plus qu'à l'association ESPAHS – Étude et Sauvegarde du Patrimoine Archéologique de la Haute-Savoie – d'organiser l'événement dans le





Du site castral du Châtelet (inscrit au titre des Monuments historiques), en libre accès après sa restauration réalisée sous la conduite de l'architecte Guy Desgrandchamps après l'étude confiée au service départemental de l'archéologie à l'occasion des travaux du nouveau pont sur le Bonnant, on distingue sur la rive opposée le chef-lieu et son église Saints-Gervais-et-Protais reconstruite en 1698.



Détail de la litre funéraire restaurée sur le mur extérieur oriental de l'église Saints-Gervais-et-Protais, présentant le blason de la famille Anselme « d'azur frété d'or », élevée au titre de comte de Montjoie en 1699.

théâtre Montjoie, mis gracieusement à disposition, avec l'appui et le concours du personnel de l'Office du tourisme et du service municipal en charge de la culture et du patrimoine.

Le théâtre Montjoie a donc résonné de bruits peu communs, animé par les membres de l'association ESPAHS, du vestibule d'entrée à la salle Montjoie – alors que les murs accueillaient des peintures de l'artiste annécienne Nicole Ducloz, et que des vitrines présentaient des pièces de la céramiste annécienne, Hélène Wolff, puisant l'une et l'autre leur inspiration dans des témoignages multimillénaires.

Le colloque a réuni durant quatre demi-journées 70 archéologues italiens, suisses et français, issus d'institutions publiques, d'universités, de musées, de laboratoires de recherches, de collectivités territoriales et d'équipes de terrain – ayant pour but d'explorer « La notion de territoire dans les Alpes de la Préhistoire au Moyen Âge ».

Une cinquantaine d'auditeurs, venus des pays concernés mais également de la commune ou de la toute proche vallée de l'Arve, ont su profiter de ces quelques journées de présentation et d'échanges qui donneront lieu à la publication d'un volume d'Actes en 2019.

28 communications et 10 posters se sont efforcés d'éclairer ce délicat sujet, mettant à profit des découvertes et études récentes. Des Alpes

Maritimes au Valais, du Jura au Piémont, en passant par la Chartreuse et la Tarentaise, nombreuses ont été les occasions de s'interroger et de découvrir des opérations encore peu connues, à l'image de cette exceptionnelle nécropole lombarde fouillée en Piémont à l'occasion de travaux autoroutiers révélant un groupe humain, porteur de rites funéraires et d'objets bien particuliers, ou encore une étude comparative entre les gravures rupestres de la haute vallée de la Roya et du Mont Bégo, mais aussi la recherche de liens entre les populations ayant occupé il y a 2 500 ans la haute vallée du Pô et la vallée de l'Ubaye, de part et d'autre de la frontière naturelle que forment les crêtes du massif alpin.

Localement ont été mises en lumière les sociétés de chasseurs-cueilleurs nomades qui ont peuplé les Alpes et le Jura à la fin de la dernière glaciation (15 000-10 000 av. J.-C.), les sociétés néolithiques des deux départements savoyards, les populations gauloises puis antiques du Bas Chablais, la frontière établie en 74 ap. J.-C. par l'empereur Vespasien entre les Viennois et les Ceutrons et passant par Saint-Gervais, mais aussi le vaste alpage de Sales, propriété de l'abbaye de Sixt pendant quelques siècles, objet de recherches menées depuis quelques années par le service archéologique du Département de la Haute-Savoie.

Le prochain colloque, en 2021, sera consacré à L'animal et l'homme dans les Alpes – écologie, économie et idéologie – de la Préhistoire au Moyen Âge et ce sont nos collègues valdôtains qui nous accueilleront. Avis aux amateurs...

Joël Serralongue et Françoise Ballet



Une statue menhir du Rouergue réinterprétée par l'artiste Nicole Ducloz.



L'intérêt porté à l'espace réservé aux posters déclinant le thème du colloque sur un format papier.



Céramiques non tournées d'Hélène Wolff, inspirées librement pour certaines de céramiques protohistoriques.

conversation villageoise

En 2012, une consultation d'architectes est organisée concernant une intervention à mener dans le centre de Saint-Nicolas-de-Véroce, village rattaché à la commune de Saint-Gervais-les-Bains.

Elle concerne trois « petites » architectures auxquelles on n'accorde en général que peu d'attention, considérant qu'il n'y a pas d'enjeu : il s'agit de projeter un édifice permettant de loger le bureau de l'École de Ski Français (E.S.F.), de lui associer un abri couvert en forme de grenette, et de refaire la devanture de l'épicerie communale située à côté.

C'est aussi l'occasion de déplacer un ancien poste transformateur électrique qui encombre l'espace, et de redonner un sens à ce secteur du village.



ARCHITECTURE & PATRIMOINE

Jusqu'à-là, l'accueil de l'E.S.F. s'effectuait dans une construction exiguë et provisoire, et la devanture de l'épicerie réalisée en extension sur le devant d'un chalet du XX^e siècle, relevant d'ajouts successifs qui la rendaient non accessible, et peu fonctionnelle.

Pour des raisons liées aux difficultés de résolution de servitudes de passage, les travaux ont été menés en deux phases : l'E.S.F. et la grenette en 2013 et la devanture de l'épicerie en 2017.

Trois « petits » projets donc, en termes de dimensions (l'E.S.F. ne dépasse pas 50 m²), mais trois projets importants pour le cœur de ce village habité et touristique qui fait face au Mont-Blanc, à une altitude de 1250 mètres environ [figure 1]. D'implantation ancienne, situé sur l'ancienne route menant, par le col du Bonhomme, vers la Savoie et les passages vers l'Italie, il exploite une terrasse entre des affleurements rocheux, encore bien visibles de nos jours.

La paroisse est née de la réunion progressive de deux hameaux, celui de Véroce plus regroupé dans la pente, et celui de Saint-Nicolas plus linéaire sur le replat. Le plan cadastral de 1899 [figure 2] montre bien cette disposition et indique les quatre bâtiments publics ou religieux (repérés en bleu) qui caractérisent aujourd'hui encore ce village au sein du bâti vernaculaire.

L'église baroque de Saint-Nicolas (début du XVIII^e siècle) est classée Monument Historique. Bâtie sur un escarpement, elle marque l'accès nord du village, et s'accompagne du presbytère qui la jouxte.

La tour-clocher avec son bulbe, accentue l'effet de signal ponctuant ainsi le versant. Si l'on se replace dans le système des voies anciennes, c'est un principe scénographique adapté à la topographie de la vallée qui rythme les parcours, ponctuation tout aussi visuelle que sonore et temporelle, si l'on associe à l'élévation des masses bâties le rythme journalier des cloches se répandant de part en part.

Au-delà d'une image de chansonnette, les églises de Saint-Gervais et de Saint-Nicolas, ainsi que leur guirlande de chapelles ou d'oratoires, distribués dans l'ensemble des hameaux habités au XVIII^e siècle, révèlent une façon multi-scalaire et particulière d'habiter cette montagne, autrefois moins hospitalière.

Enfin, l'orientation de cette église la rend déterminante pour l'organisation du village dont elle guide, en un certain sens, l'évolution dans l'axe de son portail, vers le sud.

Cette présentation peut sembler nous éloigner du sujet. Pourtant elle rappelle l'attention globale avec laquelle il faut aborder ces territoires qui sont

le fruit d'une histoire longue et d'une manière d'habiter la montagne extrêmement réfléchie.

La mairie-école est construite dans la deuxième moitié du XIX^e siècle (aujourd'hui Office de tourisme et toujours école), avec ses encadrements de granite très représentatifs de l'exploitation des blocs erratiques, technique maîtrisée par les maçons transalpins venus au XIX^e siècle. Son implantation est médiane, témoignant de la recherche possible d'un équilibre et d'une centralité appréciable pour cet édifice majeur de la vie publique.

À l'origine, il n'y a pas de réelle place de village. Ce sont les prés en replat qui bordent la voie principale qui accueillent les fêtes locales, comme le montrent d'anciennes cartes postales.

Progressivement une centralité s'instaure au XX^e siècle, organisée autour de la mairie-école, d'un petit parking et de quelques commerces.

Cette situation perdure jusqu'au début du XXI^e siècle, date à laquelle la commune, avec l'aide du CAUE de la Haute-Savoie, décide alors de requalifier cet espace en s'appuyant sur la programmation présentée ici.



Fig. 4. Détail des rives des pignons de l'E.S.F. et de la grenette.



Fig. 1. Vue des trois réalisations : de gauche à droite, l'E.S.F., la grenette et la devanture de l'épicerie.



Fig. 2. Extrait du cadastre de Saint-Nicolas, 17 janvier 1899. En noir, l'ellipse figure l'emplacement des trois projets. Feuille n° 3, cote 3 P 3/7788 - Archives départementales de la Haute-Savoie.

L'architecture des petites constructions ordinaires se confronte aux échelles plus importantes et situées des édifices majeurs (église, mairie), comme à celle des anciennes fermes ou de la gare de départ du télésiège. L'architecture mineure et le centre bourg s'interrogent ainsi mutuellement [figure 3] au service d'un aménagement de l'espace réfléchi autour de deux principes : celui des relations instaurées entre la disposition des édifices et celui de la matérialité associée au dessin des détails.

Dans le village, le registre des éléments architecturaux évolue peu : formes fortes, simples et élémentaires, parmi lesquels les toits, les murs de pierres ou parois de bois, les pignons, le sens des faitages... déterminent des constantes longues déclinées selon quelques types familiaux, fermes, chalets, pensions de famille, hôtels, remises, y compris les édifices plus exceptionnels.

À Saint-Nicolas, où habitent des résidents permanents et secondaires (souvent depuis plusieurs générations), tout le monde est très attentif à cette continuité.

Les trois projets déclinent donc des formes « iconiques », mais avec des variations contemporaines, en lien avec l'organisation concrète des lieux. Bien que décalées dans le temps, les interventions ont été pensées ensemble, dans l'esprit d'une *conversation villageoise*.

L'attention portée aux détails [figure 4] tient compte de la petite taille des édifices, et est mise au service d'une valorisation de la centralité. Ainsi, exemple parmi d'autres, un matériau unique, le zinc, est-il utilisé pour réunir les couvertures tout en développant des résolutions variées.

Trois principes architecturaux sont développés pour instaurer des relations rythmiques en face du volume de l'ancienne mairie. Le plan massé, à base carrée de l'E.S.F., avec son pignon à large débord de toit, stabilise. La grenette est plus structurelle, avec une ossature en bois moisés, et des chevrons portant ferme, comme déposés sur celle-ci. La devanture de l'épicerie décline une file de potelets qui suit le parcellaire et introduit un angle (ou pincement) dans l'alignement de la rue [figure 5].

Ajoutons quelques points essentiels à la compréhension. Le budget est très encadré, alors même que les exigences réglementaires ou techniques sont les mêmes que pour de plus gros bâtiments. Le stationnement des véhicules, donnée importante compte tenu des usages quotidiens des habitants permanents (relais postal, épicerie, école, etc.) est pris en compte mais sans chercher à « régulariser » les lieux, préférant moduler les usages en fonction des variations saisonnières.

Enfin, l'environnement immédiat du site a évolué entre 2012 et 2018 : une habitation sur le terrain mitoyen arrière et un hôtel sont en cours de finition, sans remettre en cause les choix engagés.

Ainsi le dessin architectural propose-t-il un dialogue entre les formes habituelles et la singularité du lieu. À la différence d'une posture de rupture, c'est le choix d'une *conversation* entre continuité et transformation qui est ici privilégié : une façon de ressaisir dans le temps présent les possibilités inscrites dans l'architecture et le lieu préexistants.

Guy Desgrandchamps

[ci-dessous] Fig. 3. Conversation villageoise entre l'épicerie et une ancienne ferme.

[en bas] Fig. 5. L'angle et le rythme de la devanture font signal dans la rue.



architecture religieuse au XX^e siècle en Pays de Savoie



ARCHITECTURE
XX^e SIÈCLE

Chapelle du prieuré du Mont-Cenis,
Philippe Quinquet, 1965-1969.

Au cours du XX^e siècle, la conception de l'architecture religieuse a été profondément renouvelée. D'abord envisagée sous l'angle du prolongement et de la réinterprétation de formes ancestrales, l'architecture a lentement évolué vers une libération des formes et des volumes jusqu'à aboutir à l'invention de nouveaux types de lieux de culte. Si cette évolution a été permise par l'apparition de systèmes constructifs comme le béton armé, elle trouve avant toute chose son origine dans des changements profonds notamment en matière de liturgie, induits par les bouleversements démographiques, sociaux et culturels.



Depuis juin 2018 et jusqu'à octobre 2019, la Chartreuse de Mélan, site culturel départemental alliant sobriété médiévale et art contemporain, présente des images du patrimoine sacré national des XX^e et XXI^e siècles, dont des édifices remarquables des deux Savoie, à l'image de l'église du Sacré-Cœur de Cran-Gevrier conçue par Maurice Novarina et Claude Fay.

Cette exposition, coproduite par le Département de la Haute-Savoie et le Conseil de l'architecture, d'urbanisme et de l'environnement (CAUE 74), raconte la constitution et la reconnaissance d'un patrimoine unique, en mettant en lumière la diversité des monuments, mais aussi les architectes, peintres, sculpteurs, maîtres verriers de renom qui ont contribué à leur édification.

Tous ces facteurs ont contribué à des titres et degrés divers à la création de centaines d'édifices culturels à travers toute la France durant plus d'un siècle. La région alpine et en particulier la Savoie et la Haute-Savoie sont parmi les départements possédant de nombreux exemples, pour certains très emblématiques si l'on songe à l'église du plateau d'Assy notamment. Les édifices savoyards sont d'autant plus intéressants qu'ils sont très souvent les œuvres d'architectes locaux : Henry Jacques Le Même, Maurice Novarina, Claude Fay, Denys Pradelle, Pierre Jomain, Philippe Quinquet, etc.

Les vagues de construction se sont succédé avec parfois des moments plus intenses. Les deux guerres mondiales ont engendré des destructions. Les reconstructions qui en résultent ont été souvent l'occasion d'innovations techniques et formelles, au point que l'on parle de renouveau de l'architecture religieuse.

C'est sans conteste la période des Trente Glorieuses (1945-1975) qui a été la plus féconde en raison de la forte expansion démographique et urbaine. De nouveaux types de bâtiments ont été conçus pour répondre aux changements d'usages et pour être plus près des populations. Après un moment de stagnation, c'est à partir du début des années 1990 que l'édification de lieux de culte a repris de la vigueur jusqu'à la construction de cathédrales comme celle d'Évry.

Tradition et modernité

Comme toute production architecturale, l'église, le temple, la synagogue ou la mosquée sont ancrés dans la tradition en évoquant les styles anciens, ou au contraire la transgressent par leurs plans, leurs formes ou leurs matériaux.

Pour les cultes les plus récemment implantés sur le sol français, la présence des diasporas ou le recours à des architectes étrangers aboutissent dans les premiers temps à la reproduction de formes traditionnelles.

Tradition et modernité cohabitent parfois dans un même édifice dans une relation dichotomique entre l'aspect extérieur et l'espace intérieur. Les grands arcs en béton armé de Notre-Dame du Léman à Thonon-les-Bains (M. Novarina, 1933-1946) ou de Saint-Joseph-des-Fins à Annecy (Dom Bellot, 1937-1941) sont dissimulés par des murs de pierre et des hauts toits de tuiles rappelant les constructions locales.

Les nouvelles techniques de construction s'imposent progressivement. Il faut toutefois attendre les années 1960 pour qu'à la faveur de l'évolution de la liturgie les architectes puissent expérimenter des formes inédites ne renvoyant à aucun modèle.

Formes

Consacrées par les habitudes ou puisées dans la symbolique religieuse, les formes ne sont pas anodines et souvent traduisent physiquement l'identité des communautés qui sont à l'origine des lieux de culte. Elles sont aussi définies en fonction du contexte dans lequel s'insère l'édifice.

C'est après 1945 que, dans une recherche de simplicité et de vérité des formes, les plans et les volumes vont s'affranchir des modèles anciens tout en conservant un sens religieux. La volonté de parvenir à l'unité de la communauté religieuse est à l'origine de nombreux plans centrés.

Dans les lieux de culte modestes, il est vain de chercher à donner l'illusion de vastes espaces. Le mythe de la tente d'Abraham a inspiré à Claude Fay l'église ouvrière d'Ugine (1958-1959). La pyramide du prieuré du Mont-Cenis (Ph. Quinquet, 1965-1968) rappelle le souvenir de l'épopée napoléonienne en abritant la chapelle, le presbytère ainsi que des salles d'accueil et d'exposition.

Matériaux

Les techniques de construction ont joué un grand rôle dans le dépassement des modèles historiques et dans l'invention d'un nouveau langage architectural ainsi que d'une esthétique moderne.

Église de Fourneaux, Maurienne,
Henry Jacques Le Même, 1956-1958.



Église Sainte-Bernadette à Annecy, Maurice Novarina, 1962-1967.



Église du Sacré-Cœur, Ugine, Claude Fay, 1958-1959.

Par le choix des matériaux et de leur mise en œuvre, les édifices portent à chaque fois la marque de leur époque. Certains matériaux occupent une place importante : le fer, la brique, le béton et le verre.

Le béton, auparavant très méprisé, acquiert ses lettres de noblesse par ses qualités structurelles, mais également par l'expressivité des formes et l'ampleur des volumes qu'il permet. Les traces laissées dans le béton par les coffrages en bois à l'intérieur de Saint-Simond à Aix-les-Bains (M. Novarina, 1963-1965) évoquent la nature et le végétal.

Dans les Alpes, entretenant un lien avec les traditions locales, la pierre reste très présente, bien qu'utilisée dans la plupart des cas en parement sur une maçonnerie de béton armé comme à Fourneaux ou à Alby-sur-Chéran. La chapelle du col de l'Iseran (M. Novarina, 1937-1939) avec sa nef basse renforcée par des contreforts et son toit de lauzes semble faire partie intégrante du paysage de montagnes.

Autre matériau ancestral encore très apprécié de nos jours, la brique offre la variété de ses chaudes tonalités et la sophistication des jeux d'appareillage. Saint-Jean-Bosco à Chambéry est couverte par une coupole en fusées céramiques (P. Jomain, 1956-1957). Les charpentes apparentes en bois massif ou lamellé-collé de Saint-Simond à Aix ou Sainte-Bernadette à Annecy offrent une impression de protection tout en renvoyant à l'idée de nature originelle.

Lieux

Les espaces de rassemblement et de célébration sont situés au plus près des populations. De la ville traditionnelle avec la paroisse de quartier aux nouvelles formes urbaines de la seconde moitié du XX^e siècle, l'implantation des lieux de culte suit les développements urbains et les mutations démographiques.

Les lieux de culte doivent être présents partout afin de répondre aux besoins spirituels d'une société de plus en plus marquée par la mobilité. Près de chez soi, sur le lieu de travail ou sur le lieu de vacances, il doit toujours être possible de se recueillir ou d'assister à l'office. Notre-Dame-de-Toute-Grâce est construite dès 1937 pour accueillir la forte population consécutive à l'installation des sanatoriums du plateau d'Assy.

Dans les stations balnéaires ou de sports d'hiver, des chapelles font face à l'afflux saisonnier de fidèles. Notre-Dame-de-l'Assomption à Courchevel-Saint-Bon (D. Pradelle, 1953-1955) s'ouvre largement sur l'extérieur.

Espaces

Animés du souci de concilier pratique et spiritualité, les architectes s'efforcent d'adapter l'espace religieux aux différents usages et à leur évolution dans le temps. Toutes les religions ne font pas du lieu de culte un espace sacré, ce qui permet d'y introduire des activités plus profanes. Le statut de l'espace et son aménagement varient en fonction de la religion à laquelle il est destiné.

La religion protestante n'est pas caractérisée par la construction d'édifices exceptionnels, conformément à la théologie qui bannit tout caractère ostentatoire et qui fait du temple un lieu purement utilitaire ne s'affirmant pas de manière monumentale mais ayant plutôt tendance à se dissimuler dans la ville au milieu des autres constructions comme le temple d'Annecy (R. G. Haupt, 1965) situé au rez-de-chaussée d'un immeuble résidentiel du quartier de la gare.

Lumière et spiritualité

La question de la lumière dans l'espace religieux s'est posée de tout temps et pour chaque religion. Dans un même édifice, il peut y avoir des traitements différents. Les architectes choisissent des dispositifs architecturaux et spatiaux afin de la concentrer, la réguler ou la diffuser : canons à lumière, ouvertures multiples, murs de verre, fentes, bandeaux, etc.

Matériau virtuel, la lumière sert à structurer l'espace, à mettre l'accent sur des éléments, à porter l'attention sur un point précis : l'autel et son tabernacle, les fonts baptismaux, la Tebah, la Bimah, l'arche sainte, le mihrab, etc.

Au Sacré-Cœur de Cran-Gevrier, la nef est inondée par la clarté alors que les bas-côtés sont plongés dans la pénombre. Les autels latéraux sont éclairés par des puits de lumière.

Arts sacrés

Que ce soit pour les besoins pratiques du culte, pour un aspect plus décoratif ou dans un but de spiritualité, l'art tient une grande part dans l'aménagement des édifices religieux. Les arts sacrés comprennent aussi bien les éléments purement décoratifs que le mobilier. Si les architectes tentent de conserver l'entière maîtrise jusqu'au choix des artistes et des œuvres, l'introduction de ceux-ci dans l'édifice religieux est aussi l'affaire des communautés et des autorités religieuses. Les débats sont nombreux et constants.

Il est rare qu'un architecte soit capable de concevoir également toute la décoration et encore moins les œuvres d'art tels que les peintures, les sculptures, les vitraux, etc. Il doit alors faire appel à un ou plusieurs artistes qu'il choisit ou qui lui sont imposés. S'ensuit alors la délicate recherche d'un équilibre, avec comme plus grande difficulté, la question de la subordination des artistes à l'architecte, des arts à l'architecture ; ou au contraire l'affranchissement de l'un et de l'autre.

Ainsi, le XX^e siècle voit un véritable renouveau de l'art sacré et notamment du vitrail qui occupe encore de nos jours une grande place. Outre la question de l'expression propre à chaque artiste, celle du choix entre l'abstraction et la figuration suscite des débats tout au long du siècle.

Patrimoine

L'architecture religieuse du siècle écoulé fait l'objet, depuis les années 2000, d'un fort intérêt patrimonial au travers de campagnes de recensement, d'étude et de protection. De nombreux édifices religieux du XX^e siècle sont inscrits ou classés au titre des Monuments historiques ou labellisés *Architecture contemporaine remarquable*.

Franck Delorme

exposition « Patrimoine Sacré – architecture religieuse au XX^e siècle »

Chartreuse de Mélan

Fermeture annuelle du 1^{er} novembre 2018 au 31 mars 2019.

Ouverture dès avril 2019 pour les groupes et 7 j/7 à partir du 1^{er} juin 2019.

Tous publics. Animations familles et enfants.

Renseignements et réservations : chartreusedemelan@hautesavoie.fr

Le Commissariat de l'exposition a été assuré par Franck Delorme, historien de l'architecture, attaché de conservation à la Cité de l'Architecture et du Patrimoine à Paris.

Les photographies ont été réalisées par Pascal Lemaître, photographe, spécialiste de l'architecture culturelle, dans le cadre d'une commande des Centres des monuments nationaux.

jours nationales de l'architecture 2018

le patrimoine comme trame de fond
pour des activités cratives
et ludiques



ARCHITECTURE
& MÉDIATION

Pour la troisieme annie, le ministere de la Culture a coordonné les Journées Nationales de l'Architecture (JNA).

Le CAUE de la Savoie, en partenariat avec les Villes d'Art et d'Histoire du departement, s'est une nouvelle fois associé à cette demarche en organisant des journées de sensibilisation tout public.

L'objectif de ces Journées est de développer la connaissance de toutes les dimensions de l'architecture pour le grand public. Autour d'événements à destination d'enfants, jeunes et adultes, la thématique architecturale est abordée de façon festive et pédagogique.



Chambéry, présentation des projets au jury.

Qu'est ce qui fait sens dans la relation entre le patrimoine et l'architecture ?

Par ce biais, différentes facettes de l'architecture sont abordées en prenant appui sur une thématique particulière ou un objet patrimonial local.

À l'appui de ces réflexions, deux journées ont été organisées : l'une à Chambéry, l'autre à Albertville.

Le jardin de la Calamine, un patrimoine paysager méconnu

Samedi 20 octobre – Chambéry

Commun aux Villes d'Annecy, Aix-les-Bains et Chambéry, le thème de l'architecture et de l'eau a été retenu, avec l'appui d'animations autour d'un *Battl'eau* : Bureau d'Aménagement du Territoire Ludique sur l'Eau.

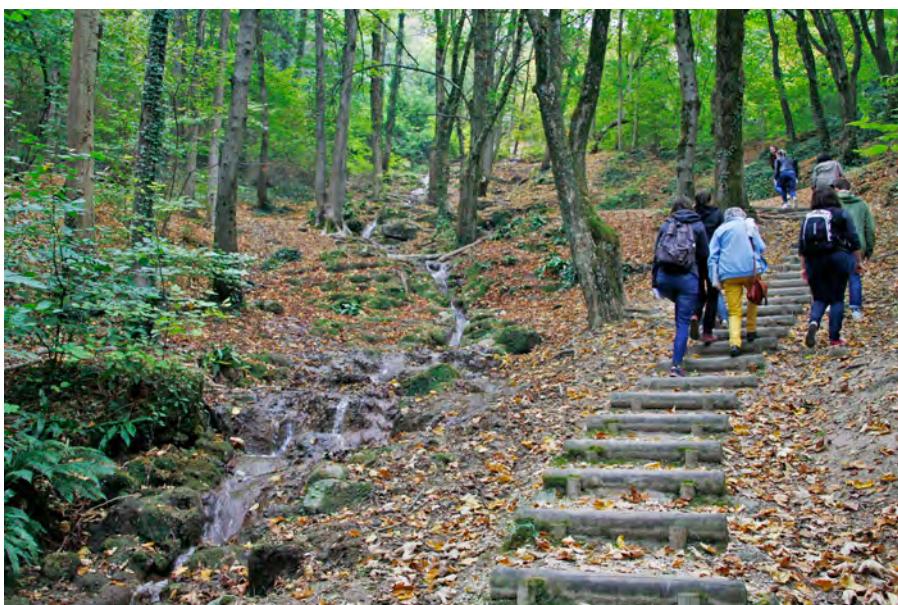
Au programme de cette journée intitulée « L'eau et Chambéry » étaient proposées :

- une déambulation en centre-ville pour appréhender la présence de l'eau dans la ville ;
- la découverte du Parc de la Calamine (lieu d'étude tenu secret jusqu'alors). En peu de temps, les trente candidats répartis en quatre équipes mixtes ont pu arpenter et découvrir le site accompagnés des chargés de missions du CAUE ;
- de retour en salle, au Centre d'Interprétation de l'Architecture et du Patrimoine, les quatre équipes ont alors eu tout le reste de la journée pour travailler et imaginer un projet architectural dans ce parc permettant sa mise en valeur.

Un jury composé de professionnels a ensuite pris le temps d'écouter et questionner les candidats pour désigner leur projet favori.

Le parc de la Calamine, à quelques pas du centre-ville fait partie du patrimoine paysager de Chambéry. Son côté sauvage lui donne un aspect différencié d'autres espaces verts du centre-ville. Méconnu du grand public, il jouit également d'une mauvaise réputation. Dans le cadre de cette journée, au travers d'expression graphique, maquette, texte, différentes propositions d'aménagements de ce site ont été imaginées, répondant

Chambéry, arpentage du Parc de la Calamine.





à la question : comment préserver sa particularité tout en attirant de nouveaux promeneurs ? Le paradoxe soulevé a pu rendre l'exercice difficile pour un public de non-initiés, qui a su brillamment répondre aux questions « préserver ou attirer », et « préserver et attirer », à travers des projets d'aménagements ambitieux.

Les tours d'Albertville, un patrimoine qui mérite le détour

Dimanche 21 octobre – Albertville

À Albertville, on trouve différents points hauts ayant des formes et des usages variés renvoyant à des époques distinctes : la Tour Sarrasine datant du Moyen Âge, la Tour de la Fonderie avec son usage industriel au XIX^e siècle, les Tours Sainte-Thérèse au XX^e siècle avec leur fonction de logements, le Mât Olympique symbole des Jeux de 1992, l'Arpège avec sa fonction de bureaux... Les tours font patrimoine ; elles s'inscrivent dans l'histoire d'un lieu. La Ville porte un intérêt pour ses points hauts et des discussions sont en cours sur le fait de préserver ou non certaines tours d'habitats dans un circuit patrimonial, dans le cadre du futur Centre d'Interprétation de l'Architecture et du Patrimoine (CIAP) de la Ville d'Art et d'Histoire d'Albertville.

Pour cela, le sujet des tours est apparu comme intéressant à travailler d'un point de vue architectural et patrimonial. Cette journée de médiation grand public a permis d'avoir une approche large du sujet avec un temps d'observation et d'échanges suivi d'un temps de créativité à l'appui du site historique de Conflans support à la réflexion.

« Détournons les tours » est un sujet qui a intrigué, captivé et motivé les participants à venir nombreux à Albertville, prendre de la hauteur dans le quartier historique de Conflans.

Le panorama qu'offre le jardin de la Tour Sarrasine a permis un temps de lecture du paysage sur les différents points hauts d'Albertville et leurs fonctions. Cette appréhension de la diversité a été un préambule à l'ouverture d'horizons différents pour les participants. Dans un second temps, en salle, chacun a pu, en groupe, élaborer une réalisation plastique permettant d'imaginer une nouvelle tour à Albertville interrogeant les thèmes prospectifs du high-tech, de l'éco-environnement, de la création artistique et de la fonctionnalité de l'architecture. De nombreux matériaux mis à disposition ont permis une libre expression fruit de l'imagination des participants dans un temps réduit. Deux ateliers d'une vingtaine de personnes chacun sont venus ponctuer cette riche journée.

L'objectif de ces deux journées était de diffuser et d'infuser (!) le plus largement la culture architecturale par le biais de la sensibilisation et de la manipulation.

Aux yeux des organisateurs et participants, l'objectif semble avoir été atteint grâce à la rencontre de personnes aux profils variés tant sur le plan professionnel que géographique ou générationnel. Cette mixité a induit un temps de concertation et de coconstruction à l'image d'un mini-exercice démocratique, permettant à chacun de s'impliquer dans l'exercice des fonctions de l'architecte.

Pauline Bosson

Albertville, découverte de la Tour Sarrasine.



Albertville, atelier créatif.

de nouvelles ambitions pour le musée gallo-romain de Chanaz

Le musée gallo-romain de Chanaz présente une collection issue des fouilles archéologiques menées sur le site de Portout dans les années 1970-1980. Au V^e siècle après J.-C., au bord du canal de Savière, un atelier de potier produisait une céramique dite « à vernis argileux luisant », typique des ateliers du lac du Bourget. Ces artisans gallo-romains ont laissé un large éventail de la vaisselle utilitaire qu'ils fabriquaient, mais également des bijoux, des monnaies, des amphores et d'autres objets usuels¹.



**ACTUALITÉS
RÉSEAU DES MUSÉES
& MAISONS THÉMATIQUES
DE SAVOIE**

Des visites et animations tout au long de la saison

Pour mettre en valeur ces pièces archéologiques, la municipalité de Chanaz a réhabilité en 2001 une ancienne chapelle gothique du XV^e siècle afin de la transformer en musée, où trois espaces permettent d'aborder la vie quotidienne en milieu rural à la fin de l'Empire romain, la production de céramique et les échanges commerciaux.

Dès son ouverture au public, il y eut une volonté forte de proposer des animations à destination du public scolaire, des particuliers et des familles. C'est donc dans cette lignée que le musée a accueilli cette année plus de 1 800 scolaires pour des visites guidées, ateliers « poterie » et « apprenti archéologue », pendant lesquels les enfants ont pu s'initier au travail de l'argile et à la fouille archéologique. Ces mêmes ateliers furent proposés à chaque vacances scolaires et tous les mercredis de l'été pour les particuliers.

Le musée a également organisé plusieurs événements tels que les *Journées nationales de l'archéologie* pour mettre en lumière les différents métiers souvent méconnus de ce travail d'équipe, le marché des potiers de Chanaz pour promouvoir la céramique contemporaine, les *Journées européennes du patrimoine* placées sous le thème de l'art du partage avec l'organisation d'un repas gallo-romain, puis la *Fête de la science* avec un *serious game* pour partir à la chasse aux idées reçues. Cette dernière animation est venue clôturer la saison 2018, pendant laquelle plus de 11 000 visiteurs sont venus découvrir le musée.

Un nouveau souffle

Le musée est désormais fermé au public jusqu'au 15 avril 2019 (sauf pour les groupes) mais ne sommeille pas puisque de nombreux projets sont en préparation, notamment son agrandissement. Une grange accolée au musée vient en effet d'être acquise par la commune de Chanaz



Atelier d'initiation aux fouilles archéologiques pour le jeune public.

afin de proposer un espace accueil-boutique plus fonctionnel et accueillant ainsi qu'un lieu d'exposition temporaire qui permettra de renouveler l'offre culturelle. La redéfinition du projet scientifique et culturel du musée est en cours et des consultations seront lancées courant 2019.

Après avoir tout récemment obtenu le label *Petites cités de caractères*, la commune souhaite également proposer sa candidature au label Ville d'Art et d'Histoire en partenariat avec la ville d'Aix-les-Bains, historiquement liée à Chanaz par le canal de Savière, sur lequel la navigation s'est rapidement développée dès le Moyen Âge. Le transport de marchandises et de personnes s'est ensuite tourné au XIX^e siècle vers un usage plus touristique avec des liaisons entre Lyon et Aix-les-Bains ainsi que des excursions entre Aix-les-Bains, Hautecombe et Chanaz. Les recherches historiques en cours dans ce cadre viendront alimenter de futures expositions mais aussi des parcours de visite dans le village.

La saison 2019 est aussi d'ores et déjà en préparation afin de proposer une programmation étayée et grâce à ces projets, le musée gallo-romain de Chanaz prendra un nouveau souffle après 17 ans d'ouverture!

Margaux Christin

Notes

1. Jacques et Christine Pernon, *Les Potiers de Portout : productions, activités et cadre de vie d'un atelier au V^e siècle a.p. J.-C. en Savoie*, Éd. du Centre national de la recherche scientifique, 1990.

musée gallo-romain
de Chanaz

15 rue du Moulin, 73310 Chanaz

Entrée libre

Ouvert du 15 avril au 15 octobre pour les particuliers. Ouvert toute l'année pour les groupes sur réservation

04 79 52 11 84 / musee@chanaz.fr
www.musee-galloromain-chanaz.fr

Au musée, découverte en famille.



notes de lecture



Michel Saint-Martin. Un Savoyard passeur de savoirs au XIX^e siècle

par Michel Boulet, *SSHA, L'histoire en Savoie* n°32, 2018, ISBN 978-2-85092-038-7 – 19€.

Le dernier opus de la collection *L'Histoire en Savoie* éditée par la *Société Savoisienne d'Histoire et d'Archéologie* est paru ! La plume de Michel Boulet, scientifique, enseignant et entrepreneur qui incarne à merveille l'idée de Progrès chère au XIX^e siècle.

Enfant du siècle des Lumières, Michel Saint-Martin naît à la fin du XVIII^e siècle, dans une Savoie qui fait la double expérience de la Révolution et de la Restauration sarde en 1816. Est-ce cette origine « républicaine » qui le place avec conviction en ardent défenseur de la Liberté ? Quoi qu'il en soit, il associera l'idée de liberté au développement de l'Éducation, faisant sienne l'exigence du savoir.

Cette origine « républicaine » l'incline-t-elle à l'idée de Progrès ? Ce qui est certain, c'est qu'il est un homme du monde nouveau et non plus de l'ancien. Il apprend, enseigne, mais cela ne lui suffit pas. Il lui faut expérimenter, confronter ses connaissances au réel afin de faire naître de nouvelles découvertes alimentant le cercle vertueux du Progrès. Progrès des connaissances par l'Éducation et progrès techniques se confortent mutuellement.

Ce portrait est prétexte pour Michel Boulet d'évoquer une période de bouillonnement intellectuel, propice à toutes les fulgurances, facilitée par l'ouverture des pouvoirs politiques au libéralisme. Tout ceci fut source de l'incroyable développement des sciences et des techniques au XIX^e siècle en Savoie et plus largement dans toute l'Europe occidentale...

Une évocation passionnante de ce destin, reflet de son époque et de ses enjeux.



La Victoire dans les Mémoires d'Henry Bordeaux

par Michel Decherf, *France-Empire*, 2018, ISBN 978-2-7048-1419-0 – 24€.

Écrivain prolifique et de grande notoriété durant la première moitié du XX^e siècle, Henry Bordeaux connaît aujourd'hui une déshérence qui n'a d'égal que l'immense succès qu'il a connu de son vivant. Il fut pourtant une personnalité de premier ordre, dont l'immense activité littéraire a marqué son époque par son audience. Il incarne aussi par son évolution politique le glissement opéré au début du XX^e siècle, non sans douleur, par nombre de catholiques, de la monarchie vers la République. Rappelons

qu'Henry Bordeaux a connu une très longue carrière d'écrivain puisqu'il est mort en 1963 à 93 ans.

Dans la continuité des Commémorations de la première guerre mondiale, Dominique Decherf a mobilisé les *Mémoires* de notre auteur oublié, son témoignage est exceptionnel. N'oublions pas qu'Henry Bordeaux a participé à la Grande Guerre et qu'il fut l'historien officiel de la bataille de Verdun. Les textes extraits, choisis et commentés par Dominique Decherf, nous permettent avec le recul nécessaire de rentrer dans la mentalité des vainqueurs de 1918. Une évocation intéressante du climat de l'entre-deux-guerres vu à travers le prisme d'une personnalité exceptionnelle.



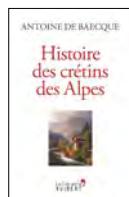
Après la grande guerre en Haute-Savoie. Sortie de guerre et traces de guerre

Archives départementales de la Haute-Savoie, 2018, ISBN 978-2-86074-048-7.

Le centenaire de la Grande Guerre s'achève après quatre années de commémorations. Les Archives de nos deux départements savoyards ont célébré ces années terribles qui nous ont fait entrer violemment dans le XX^e siècle en organisant diverses manifestations : expositions, collectes d'objets liés à l'événement dans un but de Mémoire, animations...

En épilogue du centenaire, les Archives départementales de la Haute-Savoie, en partenariat avec l'Université Savoie Mont Blanc, abordent l'après-guerre en Haute-Savoie.

Dans une société en deuil où le souvenir de la Grande Guerre est omniprésent, les Haut-Savoyards vivent un lent retour à la normale, marquée par la reconversion de l'économie de guerre vers une économie de paix, par des difficultés financières, par la profondeur de la saignée démographique due à la guerre et par des flux humains (retour des soldats démobilisés, départ des réfugiés et rapatriés). Dans ce contexte, les soldats démobilisés s'efforcent de retrouver une activité professionnelle, mais aussi une place dans la société. Chacun de ces thèmes est illustré par des documents publics et privés, écrits et iconographiques, conservés aux Archives départementales. Ce livret de 64 pages rédigé par Anne-Sophie Nardelli, Maître de conférences en Histoire contemporaine est disponible auprès des Archives départementales de la Haute-Savoie.



Histoire des crétins des Alpes

par Antoine De Baeque, *La Librairie Vuibert*, 2018, ISBN 978-2-311-10203-1 – 24,90€.

Est-il nécessaire de rappeler qu'avant d'être une injure, le terme « crétins des Alpes » recouvrait un symptôme de dégénérescence physique et mental correspondant à une carence en iode ? Évoqués par les voyageurs comme le pendant affreux du sublime des paysages de montagne, les crétins sont associés aux Alpes, d'où leur surnom (précisons que le crétinisme sévissait dans d'autres massifs, notamment l'Ardèche et les Pyrénées).

Vers le milieu du XIX^e siècle, on dénombre 20 000 crétins et 100 000 goitreux. Une alternative se présente aux populations : soit le crétin est accepté et gardé au sein de la communauté qui l'a vu naître car il incarne un état de nature innocente ; soit il est retiré du monde car son anomalie est jugée choquante. Les temps sont alors à l'hygiénisme et l'idée de Progrès pousse à l'éradication des maladies endémiques. Le crétin intéresse le monde médical et fait l'objet d'études et d'expériences parfois cruelles, souvent inutiles. Au début du XX^e siècle, même si les causes de la maladie étaient connues depuis longtemps, les mesures prises de façon systématique montrent leur efficacité et la pathologie est enfin éradiquée ! La disparition du crétin le fait alors entrer dans l'imaginaire collectif.

Sa réappropriation par les tenants d'une identité alpine le place dans un état d'innocence primitive. Il fait face à la société moderne et ses excès, et rappelle que l'Humanité ne saurait vivre sans une proximité charnelle avec la Nature. Au-delà de l'histoire des faits, l'ouvrage interroge les notions de différence, de normalité, d'appartenance, dont la pertinence nous touche tous.



Le fort de La Turra, Gardien du Col du Mont-Cenis

par Laurent Demouzon – 35 €.

On ne présente plus Laurent Demouzon, Guide du Patrimoine Savoie Mont Blanc et membre de la *Société d'Histoire et d'Archéologie de Maurienne*, qui défend avec passion le patrimoine militaire de Savoie et qui évoque toujours avec beaucoup de force les lieux et les événements liés aux conflits frontaliers. Dans son dernier ouvrage, son attention se porte sur le passage du Mont-Cenis et le fort de La Turra, principal gardien de ce col.

En 1794, le col est le théâtre de violents combats entre l'envahisseur français et les troupes sardes. En 1860, après le Rattachement de la Savoie à la France, la nouvelle frontière avec la jeune Italie est positionnée au col même. Cette dernière devient au fil du temps un ennemi potentiel, poussant la France à le fortifier, en construisant le fort et les baraquements de La Turra entre 1890 et 1906.

À partir de 1882, la présence de l'armée française influence la vie locale ; l'économie se développe, des voies de communication sont créées, les militaires apportent une aide à la population en cas de catastrophe naturelle, le milieu montagnard est maîtrisé et le ski est introduit au début du XX^e siècle. Dans les années 1930, devant la montée du fascisme, les fortifications sont renforcées. Lors de la Bataille des Alpes en juin 1940, le fort de la Turra jouera un



NOTES DE LECTURE

rôle déterminant pour la défense du col. En 1944, la vallée est ravagée par les troupes allemandes ; en 1945, les sommets environnants le col sont le théâtre d'âpres combats. Laurent Demouzon évoque avec talent et passion une page d'histoire de la Savoie, dont l'écho encore proche résonne à sa lecture. L'incroyable richesse iconographique nous permet de revivre en immersion cet épisode crucial de la défense de la frontière entre 1860 et 1945...



Aix-les-Bains hors des sentiers battus Johannès Pallières, Art et Mémoire d'Aix-les-Bains n° 98, décembre 2018 – 14 €.

Ce dernier numéro de la revue *Art et Mémoire d'Aix-les-Bains* est une œuvre posthume de Johannès Pallières, transcrite par son fils Jean-François. Béatrice Druhen-Charnaux, Dominique Fouger et Jean-François Connille ont illustré ce texte avec des documents de référence. Il offre une approche novatrice sur l'histoire d'Aix-les-Bains. Johannès Pallières, décédé en 2014, fut de ces brillants érudits qui contribuèrent aux connaissances historiques en rédigeant de nombreux ouvrages qui sont devenus des références pour l'histoire locale. Citons : « Les Écoles dans l'histoire d'Aix-les-Bains, de 1870 à 1914 », « Les Forestiers d'Aix », « Aix-les-Bains à la Belle Époque », « Le Lac du Bourget, lac majeur de France ». Esprit curieux, infatigable travailleur, enraciné dans sa ville, il fut largement impliqué dans la société civile, son investissement dans la vie associative et la politique aixoise en témoigne. Une belle façon de redécouvrir un historien important de la Savoie, son regard éclairé et passionné pour sa ville : Aix-les-Bains !

Vinciane Gonnat-Néel

- Actualités Château des Ducs de Savoie **3**
- Réseau Entrelacs – Musées & maisons thématiques de Savoie **4 & 5**
- Archives départementales **6 & 7**
- Actualités monuments & Histoire **8 & 9**
- Collections d'art **10 & 11**
- Villes et Pays d'Art et d'Histoire **12 & 13**
- Patrimoine mémoriel **14 & 15**
- Dossier « Les cathédrales de Savoie » **16 à 21**
- Archéologie **22 à 25**
- Architecture **28 à 33**
- Réseau Entrelacs – Musées & maisons thématiques de Savoie **34**
- Livres **35**



LE DÉPARTEMENT

